ex Stars SYSTEM

Le grand magazine du CINÉMA ÉROTIQUE

- LUCIEN HUSTAIX "je suis un comique"

- CANNES 75 (suite)

- MIMSY FARMER
M. MASTROÏANI
Allonsanfan

- LE CINÉMA MEXICAIN

FLORINDA BOLKAN

mensuel. n 4 / PRIX 10 F /
belgique 100 fb / suisse 8 f / canada $ 2

ABONNEMENTS

12 numéros ..... 90 F 1 an
6 numéros ..... 50 F 6 mois
Règlement à l'ordre de Stars System
par ☐ chèque bancaire
☐ mandat-lettre
NOM ..... (en majuscules)
Prénom .....
Rue .....
Ville ..... Code postal .....
Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Paris

SOMMAIRE

— LUCIEN HUSTAIX :
« Je suis un comique » ..... page 3
— Dossier :
LE CINEMA MEXICAIN ..... page 10
— Le bloc-notes du maniaque ..... page 15
— Quand on aime le vice on va au cinéma : FLOSSIE, JUSTINE ET LES AUTRES ..... page 16
— Le bloc-notes du maniaque (suite) .. page 18
— Le musée des obsédés :
« Eros de la belle époque ou la belle époque d'Eros » ..... page 19
— La star du mois :
FLORINDA BOLKAN ..... page 22
— Supplément photo :
KARIN SCHUBERT « SAMOA » ..... page 27
— Cas particulier :
« ALLONSANFAN », MASTROIANI - MIMSY FARMER ..... page 30
— La philosophie sur l'accoudoir
EMILIENNE ..... page 32
LES NOCES DE PORCELAINE ..... page 34
LA PARTOUZE ..... page 36
— LE FESTIVAL DE CANNES (suite) .. page 37
« Vase de noces » — « Rue de joie » — « Marilyn et le sénateur » — « Exorcism » — « Super Vixens » — « Happy days » — « Screw en scène » — « Exhibition » — « Spasme Opera » — « Les weeks-ends maléfiques du compte Zaroff » — « Change pas de main ».
— Préview : MONDO CANDIDO ..... page 46

Stars System. — Rédacteur en chef : P. Emile Gir. — Rédaction : J.-P. Bouyxou - Britt Nini - P.-H. Mathis - R.G. - Jérôme Fandor. — Documentation et filmographies : Britt Nini. — Photos : films La Boëtie, Contrechamp, 20 th Century Fox, Films Hustaix, Jacques Itah, A.K., les Films de l'Obélisque, Sygma, les Films Marbeuf, F.L. et S.P. — Dépôt légal 3e trimestre 1975. — Imprimé en France par S.I.M., 75010 Paris. — Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Paris. — Dir. de la publication : J.-D. Jacquet. — Publicité au journal. — Les textes et photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

— © Copyright Stars System 1975. Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. — France loi du 11 mars 1957.

Lucien Hustaix.

LUCIEN HUSTAIX

"je suis un comique"

Q. — Comment êtes-vous venu au cinéma ?

L.H. — Ecoutez, si j'vous raconte comment je suis venu au cinéma... comment ça s'est passé en 1946. De 46 à 75 ça fait 29 ans, je pense que votre cassette suffira pas !

Enfin, en 46, heu... je suis un ancien bègue. J'étais bègue et je faisais mes études de Droit, et puis j'étais attiré par le cinéma et aussi par la vocation du Droit. Bon, j'ai opté pour le cinéma parce qu'être bègue c'est assez difficile pour être avocat, hein ?... et j'ai débuté tout simplement dans la figuration. Et, ptit à ptit j'ai gravis les échelons, j'ai été régisseur, j'ai été... j'ai un peu tout fait dans le cinéma. J'ai été, j'dis toujours, le larbin du larbin ; parce que vous savez, on me donnais 1 F. pour aller acheter un paquet de cigarette pour une vedette et je courrais comme un lapin ! Et puis j'ai accédé petit à petit à la réalisation. J'ai été auteur de films quelques années après, j'ai fait aussi des courts métrages ; j'en ai fait une dizaine. Ce sont des documentaires tout simplement, pas des films de science-fiction... et après, j'ai travaillé avec Sergio Gobbi, je suis le co-auteur du film « Le Bluffeur » que j'ai écris pour Dany Carrel et Paul Guers. Puis j'ai fait de la production et de la distribution. En production j'ai débuté comme réalisateur avec... heu, je passe un stade : j'ai été assistant de René Jaillet et un jour j'ai débuté comme réalisateur du film « Edith », ya de ça huit ans à peu près. Et puis j'ai été aussi co-producteur, j'ai fait des films en co-production ou comme distributeur-co-producteur : j'ai fait « Les Enquiquineurs » avec Francis Blanche, j'ai co-produit un Zorro espagnol : « Zorro se démasque », j'ai aussi co-produit des mélos comme « Sœur Angelica » ou « Hôpital d'Urgences », vous voyez, et j'ai même été le distributeur d'un film sur l'Appel du 18 juin sous De Gaulle : « Tu moissonneras la Tempête » du révérend Père Bruckberger, et puis un jour je me suis mis à l'érotisme. J'ai commencé par « Edith » qui à l'époque était un film très érotique, maintenant, il l'est moins ! Et, quelques années après, j'ai fait mon premier film... heu, qui était franchement plus poussé, qui s'appellait « Les Jouisseuses », qui a eu un très grand succès puisque « Les Jouisseuses » on peut dire a battu tous les records de recette en France : à Lille 128 000 entrées, c'est le record de tous les temps ; à Boulogne 80 000 entrées, c'est le record de tous les temps ; à Marmande

« Maison close » de Lucien Hustaix : à mi-chemin entre Clément Vautel et Emile Couzinet !

« Les Caresseuses » de L. Hustaix (1972).

Robert Leray et Claudia Zante dans « La Chatte mouillée »

Une scène du film « Les Caresseuses ».

15 000 habitants, 25 000 entrées, c'est le record de tous les temps, et j'en passe !... Avec ce succès, le marché s'est ouvert. On a eu beaucoup de demandes de la France et de l'étranger, ce qui nous a encouragés à faire d'autres films derrière : le premier c'est « Les Tripoteuses » qui va sortir fin-juillet, ensuite, nous avons fait... je dis nous, enfin c'est la Société ; j'ai fait comme auteur-réalisateur : « Les lècheuses », après j'ai fait « La Chatte Mouillée » et après « Maison Close » et « La Sucette Magique »... heu, j'en oublie pas ?

— Si : « Les Caresseuses », « Edith » et « Les Jouisseuses ».

L.H. — Ah, oui, oui, oui...

— Ce qui m'avait intrigué à l'époque c'étaient ces petits court-métrages insérés dans le film, sont-ils de vous ?

L.H. — Alors : nous avions fait deux versions : une version pour la France et une version pour l'étranger. La version pour la France était moins érotique que l'autre. Dans celle que vous avez dû voir c'étaient des séquences américaines que j'avais acheté... L'autre version, qui passait pas à la censure en France, qui était trop érotique, c'était moi qui l'avait tourné. La version douce était alors pour la France. Mais il a fait un bon succès, je pense qu'il avait un très bon titre... je pense pas que ce soit un très bon film, il a été fait dans des conditions assez rapides, mais astucieusement avec ces petits films... Et en plus la Version française est moins bonne que la version étrangère.

— Que pensez-vous de la censure ?

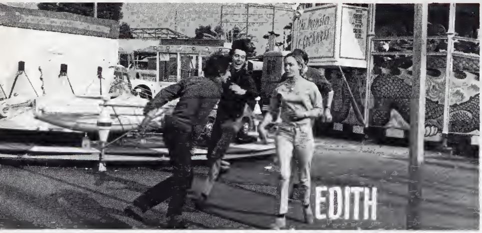
L.H. — Eh bien, contrairement à beaucoup de mes confrères, je suis pour la censure. Et je déplore sa disparition, parce que beaucoup de gens vont faire n'importe quoi. Pas moi. Pas moi ni Monsieur Pécas d'ailleurs. Mais beaucoup de réalisateurs font n'importe quoi, et on va dégoûter le public. Tandis qu'avec un bon titre actuellement... Vous savez, un film qui marche, il marche : ça habitue le public à aller au cinéma. Ce qui est mauvais c'est d'attirer le public avec un mauvais film, et de le voler, le public... La censure malgré tout limite les choses. Le jour ou on aura tout montré on aura plus rien à montrer !

— Vous faites plusieurs versions ?

L.H. — Non, ce que je fais souvent, c'est des séquences érotiques entières, très longues. Et selon le pays, on coupe à un moment déterminé. Mais la séquence est tournée en continuité, et la coupe vous la faites au bout de 20 m, 30 m ou 50 m...

— Pouvez-vous me parler de ce qui vous pousse à faire des films pas seulement érotiques, mais qui essaient

Benoit Archenoul et Claudia Cat dans « La Sucette magique »



▲ *Le premier et peut-être le meilleur film d'Hustaix : « Edith » (1970).*

aussi d'êtres comiques ?

L.H. — Bon, j'vais vous dire, je fais de l'érotisme, je m'en cache pas, je le fais un peu à contre-cœur. Bon, c'est un marché qui m'est très demandé. Mais je préfère le comique que l'érotique. Parce que je suis un comique dans la vie privée... pas dans les affaires, attention ! Je suis un comique. J'aime tous ce qui est gag, j'aime les Marx Brothers vous voyez ? Et je sais que le jour où yaura plus de films érotiques, je ferais des films comiques. Et d'ailleurs je pense que dans tous mes films... je pense, j'en sais rien... enfin ils marchent très forts puisque je vous le rappelle « Les Jouisseuses » a battu tous les records partout, « Les Tripoteuses » prend le même départ, c'est incroyable il marche aussi bien que « Les Jouisseuses » et ya un côté comique, ya des séquences comiques.

Mais il faut pas mélanger le comique avec l'érotisme. C'est-à-dire qu'à un moment faut faire du comique, faut faire le trou si vous voulez par la petite histoire, et après mettre de l'érotisme !

— Contrairement à J.-F. Davy par exemple vous compartimentez ça de façon très étranche...

L.H. — Oui, d'ailleurs mon prochain il sera très très comique et très érotique.

— Ecrivez-vous un scénario très précis ? Y restez-vous fidèle ?

L.H. — Ah oui. Au tournage, on doit toujours être prêt. On invente pas au tournage. Sauf si vous faites un film qui coûte des milliards, alors vous pouvez vous permettre de perdre des semaines, vous comprenez ? Tandis que pour un film à budget normal vous pouvez pas inventer, vous pouvez pas, faut que tout soit prêt. Bien entendu sur le tournage vous improvisez certaines choses, vous trouvez un gag, une idée par hasard, mais vous pouvez pas tout le temps inven-

faire un bon film, il faut trois choses... heu, c'est pas de loi, j'ai entendu ça alors que j'avais 22 ans... il disait : « premièrement : faut une bonne histoire ; deuxièmement : faut une bonne histoire, troisièmement : faut une bonne histoire ! » Eh bien, vous pouvez pas inventer sur le tournage, vous pouvez améliorer, arrondir mais pas improviser, faut être prêt.

— Comment choisissez-vous vos actrices ?

L.H. — Très simple ! D'ailleurs j'ai eu un débat là-dessus avec Astier et le Révérend Père j'sais-pu-qui... à la radio, à France Inter, un débat très intéressant qui durait 50' et ils me reprochaient d'employer des prostituées. C'est complètement faux ! Tous mes acteurs et mes actrices je les choisis d'une part d'après ceux qui viennent me rendre visite et d'autre part c'est l'Office National de l'Emploi, qui est un organisme d'Etat, ils ont un fichier spécial pour les acteurs de films érotiques... c'est rue Pigalle. Donc y nous en envoient, et j'ai beaucoup de gens qui nous écrivent... enfin qui m'écrivent, parce que... euh, en toute modestie, je pense que j'ai un nom dans l'érotisme, et... ils m'écrivent, me téléphonent ou m'envoie des photos.

◀ *Claudia Zante et N. Malove dans « La Chatte mouillée ».*

— Pourquoi n'employez-vous pas, maintenant que vous êtes riche et connu des actrices plus connues comme Anne Libert, Marion Game ou même des grands du cinéma comique dans des rôles érotiques ; ça serait chouette, non ?

L.H. — Moi, je vais vous dire : je cherche l'acteur qui me convient, je ne regarde pas le nom. Je pense qu'en France il y a quatre ou cinq vedettes comme Delon, Hossein ou Jeanne Moreau et que le restant c'est zéro : ça apporte pas un fauteuil ! Alors autant prendre... moi, je prends un acteur quand il me convient... Bah, supposons que je prenne Anne Libert, elle amènera pas un fauteuil, on va pas faire la queue parce que joue dedans Anne Libert ! Les gens iront voir le film parce qu'on leur a dit qu'il est bon, qu'il est drôle, y leur a plû. Yaura le bouche à oreille ! Ecoutez, Claudine Beccarie dont on a beaucoup parlé à Cannes, c'est moi qui lui ai fait tourner peut-être pas son premier film mais presque (dans « Les Jouisseuses »), bon : elle amène pas un fauteuil. Ya pas de vedettes dans l'érotisme. Ya de bons comédiens, de bons acteurs. Les gens vont les voir, les apprécient, mais ça n'amène pas un fauteuil de plus... à mon avis !

Je pense sincèrement qu'un film signé Max Pécas, bon, ben c'est un film, les gens savent que c'est un réalisateur qui soigne ses films et qui ne fait pas n'importe quoi... bon quelques réalisateurs comme ça, ils ont leur clientèle, comme moi maintenant j'ai ma clientèle.

— Effectivement, on dit « un film de Bénazéraf », et c'est plutôt le réalisateur qui prime...

▲ *Une scène du film « Les Tripoteuses » (1974).*

L.H. — Exactement, mettez un film de Max Pécas, bon, ben pas de problème. Mettez un film de Lucien Hustaix... je vois, tenez, à Lyon, je crois, dans la publicité mon nom était plus gros que le titre, alors j'ai rouspété, j'ai dit : « Ecoutez non, les gens, ils vont pas voir Lucien Hustaix, ils vont voir le film, le titre... » A Lille, j'y étais hier pour la sortie des « Tripoteuses », eh bien sur mon nom, la maison Gaumont a fait un encart très important dans le journal, que sur mon nom pour lancer la sortie du film !

— Comme vos confrères, vous filmez de plus en plus directement les couples nus en train de faire l'amour et plus les lents deshabillages d'autrefois. Ne pensez-vous pas que le

▲ *Toni Morena et Viviane Guy dans « Les Jouisseuses ».*

strip-tease d'une fille puisse encore jouer un rôle érotique intéressant ?

L.H. — C'est sûr, oui, et d'ailleurs dans mon prochain film les gens se déshabillerons moins rapidement. Heu... je pense qu'il est plus érotique d'avoir... il faut l'appât ; vous comprenez ? il faut garder l'envie, et il ne faut pas tout de suite le plaisir... De même que je pense qu'une femme à moitié habillée est plus belle parfois que toute nue... je dis parfois, hein ? Il y a des fois plus d'érotisme avec des bas, des porte-jarrettelles, des... que dans une personne nue. Et dans ce sens-là, je réaliserai mon prochain film un peu différemment. Mais d'ailleurs, aussi, il en faut pour tous les goûts : vous savez, l'amour est un acte naturel. Tout le monde fait l'amour depuis le chien à la chienne, depuis la vache au taureau... jusqu'au couple ! Le tout c'est de montrer à l'écran de quelle manière le couple fait l'amour. Je pense qu'on charge un peu trop les choses maintenant ; on a fait un film : une femme avec un taureau, c'est « Why ? », bon, eh bien, pour moi — je l'ai pas vu, ce film, et ça m'tente pas de le voir — eh ben pour moi c'est pas de l'érotisme, hein ? Ya des choses plus érotiques que ça à mon avis !

— Pouvez-vous me dire le plaisir que vous éprouvez à filmer telle ou telle scène érotique ?

L.H. — J'vais vous dire, c'est pas tout à fait ça ! On sent la scène... Le plaisir, on l'a pas au tournage. Parce que c'est une fatigue intellectuelle continuelle, il faut diriger les acteurs bien leur montrer ce qu'ils doivent faire, faut faire attention aux éclairages, à tout, à la toute petite bricole. Personnellement, lorsque je mets un film en scène je n'ai aucun plaisir érotique, j'ai au contraire des soucis, j'ai l'esprit préoccupé, et je dois quand même sentir la scène, sentir le comédien, faut sentir sa faiblesse, il faut faire un peu corps avec lui d'ailleurs !

— C'est le côté professionnel qui prime ?

L.H. — C'est sûr ! J'vous assure que le caméraman qui a une caméra de 15 kg sur l'épaule et qui fait ses travellings à la main, ben, il transpire à grosses gouttes, ya rien d'érotique pour lui ! Il a plutôt envie d'un verre d'eau dès qu'il pose sa caméra. D'ailleurs les gens se font des... Hier soir, je dînais chez des amis, et ils croient qu'on se rince l'œil : c'est absolument faux ! La détente a lieu après, pas pendant le tournage. Vous savez, je me lève à 5 h du matin et je me couche à minuit, une heure ; j'ai l'esprit au boulot et pas beaucoup l'esprit à la plaisanterie...

Ninia Malove dans « La Chatte mouillée ».

— Hé, mais alors comment faites-vous des films comiques dans ces conditions ?

L.H. — Ah moi, comme je vous le disais tout à l'heure, j'espère qu'un jour je ferais que des films comiques. J'aime ça. J'aime le film comique et pas le film érotique. Je fais ça parce que j'ai besoin de vivre comme tout le monde. Dans le fond je suis un marchand de soupe, je reconnais. Je vends ce qui se vend. Si demain on me demande de vendre des sabots avec un talon pour les femmes, j'en vendrai, je trouve ça affreux, mais j'en vendrais : parce que... ça s'vend ! C'est tout ! Je vends de la pellicule en réalité et je me cautionne un peu lorsque je fais du comique !

— Oui, mais avec l'argent que vous gagnez vous pourriez vous payer un film comique !

L.H. — Je peux m'offrir un film comique, c'est vrai... j'espère qu'il marchera d'ailleurs, hein ? Mais ça sera mon plaisir, plus que le film érotique. Vous savez, on voit les gens qui font les films érotiques un peu comme des voyeurs souvent. Non, ce sont des gens tout à fait normaux, ils ont une vie de famille... enfin, quand on a pas trop de travail, j'crois qu'on fait ça parce qu'il faut le faire, c'est tout !

Viviane Guy dans « Les Jouisseuses ».

Malheureusement, la vie est un engrenage : plus on travaille plus on est entraînés par le travail, on s'arrête plus... Mais dans la vie j'aime être entouré de gens de cinéma...

— Justement, est-il pensable pour vous de ne plus faire de cinéma ?

L.H. — Oh, j'aime ça, j'aime mon travail. Mais ma vie privée je la mêle pas au cinéma. Moi, je pars en vacances sans avoir besoin d'emmener des gens de cinéma avec moi ! Le cinéma c'est un peu un mirage... et les gens qui vous entourent sont des gens qui ne pensent qu'à vous flatter ou qui pensent... tout est factice dans ce milieu...

Moi, j'ai un ami, il est pompier, j'en ai un autre il travaille à l'E.D.F.,

FILMOGRAPHIE

LUCIEN HUSTAIX

Scénariste, producteur et distributeur. Puis réalisateur :

1970 — Edith.
1972 — Les Caresseuses.
1973 — Les Jouisseuses.
1974 — Les Tripoteuses.
— La Chatte Mouillée.
1975 — Maison Close.
— La Sucette Magique.

il est fonctionnaire... ben, ce sont des gens pas du tout comme ça...

Dans le cinéma, on se tutoies au bout d'un quart d'heure, on embrasse la femme au bout d'une demie-heure, et puis, heu... quand ils sont au café, ils sont dix et ils parlent de millions et yen a pas un pour payer l'addition. Ils ont de belles voitures parce qu'ils la louent, hein, souvent, ils lésinent...

— Ouais, c'est un petit monde de frimeurs !...

L.H. — Regardez Michel Simon : on a plus besoin de lui : ya personne à l'enterrement ! Pourtant c'est un personnage, Michel Simon ! Mais sa côte avait baissé. Mocky y était parce qu'il vient de faire un film avec lui et qu'il a besoin de publicité... je veux pas dire du mal de Mocky, c'est pas un gars malhonnête...

— Quelle place accordez-vous à la politique ?

L.H. — J'ai horreur de la politique, je suis inscrit à aucun parti parce qu'en politique on fait beaucoup de démagogie et que j'aime pas la démagogie ! Vous savez, je vote... Mais je vote toujours contre quelqu'un, jamais pour quelqu'un. Les partis politiques, ils ne pensent qu'aux statistiques. Y's'disent : « Si on dit ça, on perd 2 % des voix, mais si on dit ça, on en gagne 3 % !... » Pour moi, ce sont des comiques qui se prennent au sérieux. Mais ils se défendent bien ! Ecoutez, sans citer de noms, ya des hommes politiques qui ont fait quatre ou cinq partis différents dans leur vie ! Ils ont été communistes, socialistes, radical, UDR...

— Quels sont vos goûts ?

L.H. — Le jeu d'échec et la pêche à la ligne : c'est une détente...

— Est-ce que les rapports entre le réalisateur et le producteur se font sans problèmes ?

L.H. — Je pense à l'argent bien sûr ; mais comme le bon cuisinier. Le bon cuisinier, il va au marché, il discute le prix de sa marchandise, mais c'est un bon cuisinier alors il pense aussi à faire un bon plat... Dans « L'Express » ils m'ont cité avec humour en changeant un peu ce que j'avais dit. Je disais, quand on a pas d'argent, si on a une scène qui se passe dans une cabine téléphonique, au lieu de louer un café avec toute la figuration, ben moi je fais la scène dans une cabine des Champs-Elysées où on rentrait, on mettait un jeton de téléphone, on faisait un faux numéro, on parlait, derrière il y avait un joli décor : l'Arc de Triomphe, on parlait, on raccrochait et ils disaient que je récupérais le jeton !

Enfin voilà, pour faire des économies.

— Pouvez-vous me résumer votre philosophie de la vie ?

L.H. — Ben je pense que c'est un métier où les gens se prennent trop au sérieux, c'est une erreur, on se croit tous indispensables et... j'sais pu qui disais que les cimetières sont remplis de gens indispensables ! Et... faut faire ça en détente... sans avoir l'impression d'être un génie, des génies yen a très peu... ya beaucoup de réalisateurs et très peu de génies. Faut travailler, je pense, pour faire plaisir au public... faut que le public passe un bon moment en allant au cinéma, il faut pas le dégoûter, il faut l'encourager à revenir vous voir. Voilà... c'est tout ! Voilà...

(Propos recueillis au magnétophone et retranscris par R.G.).

▲ *H. Croupie, Cl. Beccarie et J.-Cl. Remignac dans « Les Jouisseuses ».*

▶ *Benoit Archenoul et Claudia Cat dans « La Sucette magique » (1975).*

LE CINÉMA MEXICAIN

Il est permis de le regretter amèrement : il se pourrait fort que le cinéma mexicain soit, pour de mulpiples raisons, l'un des plus passionnants du monde.

Quantitativement, la part des productions délibérément populaires est la plus importante. Sans doute est-elle également, la plus attachante. En 1919 déjà, une œuvre somme « La banda del automovil gris » (« La bande de l'automobile grise », d'Enrique Rosas, ouvrait la voie à un cinéma caracolant, fleurant bon l'aventure : l'influence de Feuillade (celui de « Judex ») y est évidente, le fantastique urbain de celui-ci étant remplacé par une manière de fantastique diurne et ensoleillé. Ce fut toutefois dans les années 1950 qu'eut lieu la grande (et savoureuse) offensive en la matière, avec le déferlement de mélodrames réalisés en série, selon des schémas inamovibles : filles mères, putes au grand cœur, torreros en mal d'amour, mioches abandonnés. De ces stéréotypes moralisateurs, naissait, au énième degré, un charme certain, que rehaussait souvent une écriture esthétiquement gothique, à la limite du baroque et de l'éléphantesque : « Le cabaret des filles perdues », d'Alfonso Corona Blake (1957), est l'exemple parfait de ce cinéma nullissime et, par là même, curieusement onirique. Le mélo, d'ailleurs, demeure l'une des forces vives du cinéma mexicain, et un film comme « Maria » (1973, une superbe réalisation de Tito Davison) n'est pas sans se référer directement aux constantes du classicisme mélodramatique.

Mais les années 1950 marquent également, feuilletonesquement illustré par les films de René Cardona, Fernando Mendez, A. Corona Blake, Julian Soler, Gieberto Martinez Solares, Alfredo B. Crevenna ou Benito Alazraki, auxquels viennent bientôt se joindre René Cardona Junior (dont un film au moins, « La noche de los

▲ *« Le Cabaret des filles perdues » d'Alfonso Corona Blake (1957), film kitsch s'il en est, symbolise (en un style qui, déjà, préfigure celui de « Superman contre les femmes vampires ») tout l'érotisme du mélodrame mexicain de naguère : apparemment chaste, mais plus perversement délirant qu'il n'y paraît.*

On connaît singulièrement mal, en France, le cinéma mexicain (et, plus généralement le cinéma d'Amérique latine). Peut-être lui reproche-t-on, comme on l'a fait au péplum italien ou au nudie yankee, d'être trop authentiquement populaire : autant dire qu'on est dérangé par ce que l'on peut, au choix, appeler sa spontanéité, sa naïveté ou sa sincérité.

▲ *Cette pulpeuse dame nue ne figure pas dans la version initiale de « Sex Monsters » de René Cardona (1969) : il s'agit d'une séquence additionnelle, le procédé, bientôt, deviendra à la mode !*

▲ *Isella Vega au cours de son week-end partouzard dans « El Llanto de la tortuga » de Francisco del Villar (1974).*

Meche Carreno et les jambes de Gregorio Casals dans « La Choca » d'Emitio (Indio) Fernandez, un film d'un érotisme particulièrement exacerbé.

Aurora Clavel et Ernesto Gomez dans « Auandar Anapu » de Rafael Corkidi (1974), une allégorie démystificatrice sur le christianisme.

Helena Rojo dans « Angeles y Querubines », film à sketches de Rafaet Corkidi (1973)

Helena Rojo ici dans « Los Cachoros » de Jorge Fons, un film qui illustre l'évolution et les problèmes que rencontre dans sa vie un jeune emmascuté.

« El Monasterio de los buitres » (Le Monastère des Vautours), de Francisco Del Villar (1972), eut l'étrange et douteux honneur d'avoir en France, des ennuis avec la censure parce qu'elle le jugeait « trop intelligent » !

Le viol de Meche Carreno par David Reynoso, dans le très curieux et très cruel film de Rogelio Gonzalez : « La Sangre enemigra » (1973).

Genre assez populaire au Mexique, le western s'érotise volontiers, et Rosalba Brambila dévoile de doux appâts dans « Viento Salvaje » de Zacarias Gomez Urquiza (1972).

mil gatos », en 1973, est un pur chef-d'œuvre, Alfredo Zacarias, Miguel M. Delgado, Tito Novaro et autres metteurs en scène de Santo « el emmascarado de plata », ce surhomme catcheur habitué à en découdre avec gangsters, vampires, lycanthropes et momies ressuscitées.

Bon enfant, puisant son inspiration directement dans les survivances de l'étonnant folklore aztèque, le fantastique mexicain pur, ne s'embarrasse d'aucun alibi, d'aucun esthétisme. Sans fioritures, il va droit au but, droit au plaisir du surnaturel et du merveilleux. Ses intrigues, délibérément simplistes, sont l'héritage des contes et des traditions orales de jadis. Pour les aimer, il faut d'emblée, accepter de jouer le jeu : oublier, presque, que le cinéma (commercial, s'entend) est un spectacle. Par un subtil et réjouissant renversement de valeurs, ce cinéma, par son absence de tout intellectualisme, désamorce avec une paisible assurance les sempiternels critères de l'art et du commerce : plus ils sont bâclés et stéréotypés, moins ils sont « réussis », et, moins paradoxalement qu'il n'y paraît, plus ces films (qui échappent totalement à toute vaine analyse critique) participent au désamorçage de la notion, réactionnaire s'il en est, du cinéma-populaire-forcément-démagogique, sans doute parce qu'ils plongent leurs racines dans l' « inconscient » contre-culturel d'un peuple tout entier.

Il va sans dire qu'un cinoche de ce type, inévitablement, joue depuis belle lurette sur l'érotisme. Et peu nous chaut que la thématique ambiguë de naguère (fétichisme vestimentaire, tenues provocantes, scènes équivoques de cabarets crapuleux, etc.) soit, désormais, remplacée par une érotomanie plus grossière (nus, scènes « osées », etc.) : notre plaisir reste le même devant, précisément, la négation de toute « délicatesse » qui, à ce niveau, caractérise TOUT le cinéma populaire mexicain.

Les films plus ou moins qualifiables d'érotiques fleurissent au demeurant, aujourd'hui, dans les genres les plus divers : comédie (« Masajista de senoras » de Cardona Junior), satire sociale (« Pubertinaje » de Pablo Leder, José Antonio Alcaraz et Luis Urias), western (« Viento salvaje » de Zacarias Gomez Urquiza), horreur (« El vampiro y el sexo » de Cardona père), drames d'aventures (« La choca »

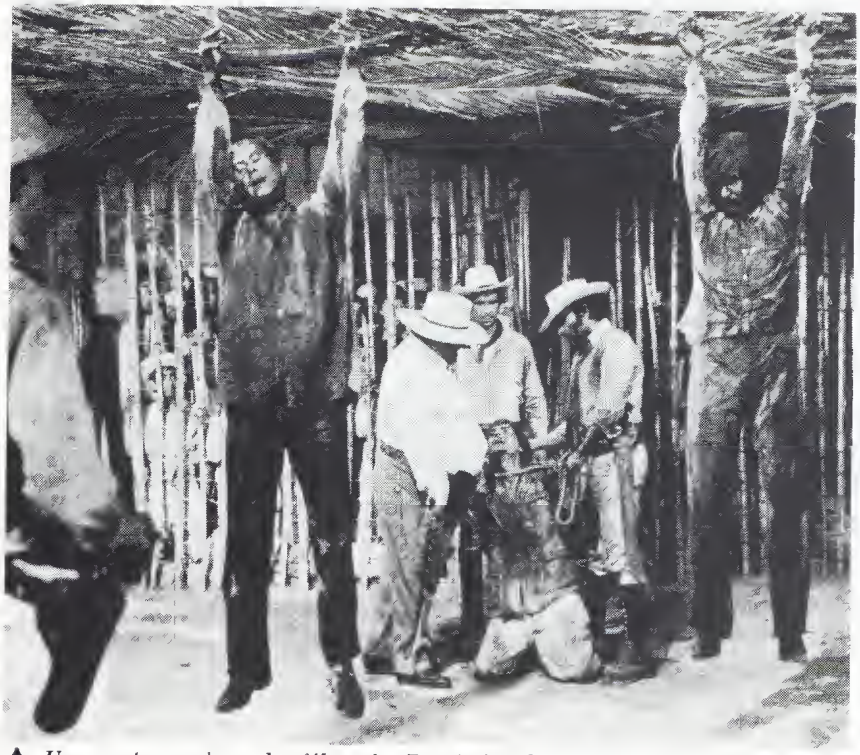
▲ *En 1968, René Cardona tourne l'un de ses films d'horreur en deux versions : l'une, « Santo en el tesoro de Dracula » (sorti en France sous le titre de « Santo défend le trésor de Dracula ») où les actrices et figurantes sont pudiquement vêtues ; l'autre, « El vampiro y el sexo », où elles montrent allègrement leurs seins.*

d'Emilio Fernandez). Au Mexique comme ailleurs, de jolies filles se sont spécialisées, corollairement, dans les rôles dévêtus : Rosalba Brambila, Meche Carreno, etc.

Il existe aussi, bien sûr, un cinéma plus « ambitieux » — pour ne rien dire toutefois, des pénibles pensums d'Alexandro Jodorowsky ou, dans une moindre mesure, d'Arturo Ripstein. Les films politique (bien mal préfigurés en 1935 par « Vamonos con Pancho Villa », de Fernando de Fuentes, qui, sous l'aspect d'une farce burlesque, ridiculise fascistement Villa et les révolutionnaires) sont nombreux. Il s'agit rarement de films dits militants, mais généralement de bandes de fiction, qui s'en prennent (volontiers avec une virulence et une verve qui laissent fort loin les timides boutades progressistes de nos « engagés » cinéastes d'Art et d'Essai) aux tabous et paradoxes sociaux. En ce domaine, d'une importance primordiale, il faut citer les films de Felipe Cazalz (« Los que viven donde sopla el viento suave »), documentaire sur les Indiens Séris, colonisés et oppri-

◀ *« La Vallée des Misérables » de René Cardona Jr (1974), l'un des derniers films du plus passionnant des jeunes cinéastes mexicains : nul n'a davantage que lui le sens de l'insolite de la cruauté et de la sophistication érotique.*

« La Isla de los hombres solos » de René Cardona Sn. qui lui nous conte simplement l'évasion d'un pénitencier, de 3 hommes et leurs aventures. ▼



▲ *Une autre scène du film de René Cardona Jr, « El Valle de los Miserables ».*

més), Alfredo Joskowicz (« El cambio », pamphlet écologique contre le capitalisme paternaliste), Francisco Del Villar (« El monasterio de los buitres », film anticlérical), Alberto Isaac (« El rincon de las virgenes », film antireligieux), Rogelio Gonzales (« La sangre enemigra », violent plaidoyer contre les frustrations sexuelles, la résignation, l'autorité « amoureuse » et la misère considérée comme alliée du pouvoir), et pas mal d'autres encore, qui témoignent de la vitalité, de la diversité et de la turbulence du nouveau cinéma.

L'érotisme, tel qui'l est utilisé par les réalisateur mexicains — de Cardona père à Francisco Del Villar, des plus routiniers au plus ambitieux —, ne doit plus rien à l'utilisation du cul telle que nous la connaissons dans les films ben d'chez nous : démagogique, rassurante, plus frustrante que libératrice, participant finalement (...à certaines exceptions près : Franco, Bénazéraf, ainsi, parfois) au même mouvement d'abrutissement collectif que les maisons de la culture, les facultés « libres » et la télévision éducative. L'érotisme, dans le cinéma mexicain, devient tout au contraire (... à quelques exceptions près : Jodorowsky, Servando Gonzalez, ainsi, à coup sûr) une forcc vive au service de la subversion .. ou, si l'on préfère, assume enfin le rôle naturel dont on le détourne habituellement si bien.

Jean-Pierre BOUYXOU.

▲ *Torturée par l'Inquisition, Ana Merida en profite aimablement pour montrer ses seins, dans « El Santo Oficio » d'Arturo Ripstein (1974).*

bloc-notes du Maniaque

de l'Ange en boîte

Faire des films de fesse, surtout s'il s'agit de débilités qu'on pond sous un pseudonyme, ça doit rapporter du fric, puisqu'Eddie Matalon est l'un des coproducteurs français de « The Romantic English Women » de Losey !

Oui, Alain Nauroy existe ! Il ne s'agit nullement d'un pseudo de Serge Korber, même si ce dernier n'oaa pas signer « Le Rallye des Signalons donc que « La Villa » (ou « Le Feu au ventre »), ce remake foireux d'« Orange Mécanique » est le premier film signé Nauroy oul soit vraiment de Nauroy.

Nous autres à « Stars System on devrait moins boire entre deux films, et travailler plus sérieusement : c'est en 1972 que Bruce Lee tourna « La Fureur du Dragon », et pas en 1974 (date à laquelle il était mort). C'est à rectifier dans la filmo de Malisa Longo (notre no 2), qui dans ce film incarne la pute racolant Bruce Lee et l'amenant dans sa chambre pour lui montrer ses seins.

Pour la première fois la musique originale d'un film porno hardcore est éditée en microsillon 33 tours : celle de « Happy Days » de Beau Buchanan. Référence : Funky Stéréo F.M. 740.601 (Funky Records, 835 Broadway, New-York, N.Y. 10003).

Merveilleux et inespéré : Britt Nichols (qui s'était retiré du cinoche) vient de faire sa rentrée, en interprétant « Los Mil Ojos del Asesino », un polard hispano-italien de Juan Bosch.

Changements de titres : « Alpha » (signé Jess Franco) et « La Partouze de Minuit » (signé J.P. Johnson I) deviennent respectivement (et provisoirement) « Shining sex » et « Porno Pop ».

Tournage en octobre du premier film cochon d'Andorre : « Sors ta main, voilà mon maire ! », réalisé par la cinéaste thaïlandaise Vivian Pei.

CE MOIS-CI, ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les seins (superbes) de Martine Beswick dans « Docteur Jekyll et Sister Hyde » ; les fesses d'Anna Gaël dans « Le Révolver aux Cheveux rouges » ; les lolos et le pétard de l'actrice-réalisatrice Chantal Ackerman dans « Je, tu, il, elle » ; rien du tout dans « Divine » qu'on n'est pas allé voir ; l'ensemble des bidules anatomiques, médaillés à Cannes, de Valérie Perrine dans « Lenny » ; l'anatomie (dans un parc le soir) de Glanda Jackson dans « The Romantic English Women ».

Y'a pas que lui !

Charles Matton (qui remplace J.-Claude Laureux, primitivement prévu) termine « Spermula », une histoire de femmes-vampires se nourrissant de sperme, et non de sang. Il a dû voir « Les Avaleuses » de J. Franco, le mec !

« Mais qui donc a violé Linda ? » ne s'appellera finalement pas « Caresses de chattes » (dont nous vous avons rendu compte dans notre no 3), ce titre ayant été refusé par la censure.

Signalons tant qu'on y est la regrettable inversion qui a eu lieu dans ce même compte-rendu de Cannes, pages 46 et 47, entre les photos de « Sensation » et de « The Parasite Murders ».

Oh, et puis la ligne qui manque dans la éche technique de « Soup de Jour » : ce film est réalisé par Beau Buchanan seul, Jake Hudson n'est que son co-sénariste.

Jean Cherasse tourne « Sade » qui sera « le premier long métrage français consacré à la vie du Marquis de Sade ». On espère Enfield et Roger Corman. Mais le nom de J. Enfield et Roger Corman, mais le nom de que le film sera meilleur que celui de Cy Chérasse permet toutefois toutes les inquiétudes (« Le Clair de Lune à Maubeuge »).

Après le triomphe du porno hard « Deep Throat » (qui sortira cet été à Paris), son réalisateur Gérard Damiano vient de produire « Deep Throat II », avec l'éblouissante Tina Russell, le réalisateur étant Joe Sarno (un vieux routier du nudie, qui avait surtout œuvré, récemment, dans sa Suède natale où il réalisa notamment l'intéressant « Le Château des Messes Noires », présenté en France comme... film Suisse.

Habituel et révoltant : « Les Chatouilleuses » (de Clifford Brown, comme nul ne l'ignore) sort en France gratifié de séquences additionnelles ne devant rien à l'auteur du film.

Inquiétant et incongru : Marion Game est la vedette de « Les 1 000 Verges » qu'Eric Lipmann tourne d'après le célèbre roman porno d'Appollinaire.

Bizarre et inquiétant : Pascal Kané, le type le moins rigolo et le moins lubrique de l'équipe des « Cahiers du Cinéma », tourne « Paulette », d'après la bande dessinée fort rigolarde et lubrique du quasi génial Pichard (sur scénario, malencontreusement, du marchand de soupe qu'est Wolinski).

QUAND ON AIME LE VICE ON VA AU CINÉMA

FLOSSIE, JUSTINE ET LES AUTRES...

FICHE TECHNIQUE

« Flossie, Justine et les autres », (ex « Justine et Juliette »). - Réal. : Mac Ahlberg. Scénario : Edward Mannering (=Mac Ahlberg). Photo. : Anton Berg (couleurs). Mus. : Bertrand Bech. Décors : Carl Schele. Prod. : Inge Ivarson (Filminvest). Dist. : Universel dist. Origine : Suède 1974. Avec : Bie Warburg (Juliette), Marie Forsa (Flossie), Felix Franchy, Harry Reems, Kate Mundt, Bent Warburg, Brigitte Maier, William Kisum, Otto Brandenburg, Bert Bellman, Jim Steffe...

Justine et Juliette sont deux jeunes sœurs. Leur tante décide de les chasser, jugeant qu'il est temps qu'elles gagnent leur pain. Elles vont devoir alors affronter les « dangers de la ville » !

Juliette, qui n'a pas froid aux yeux, prend la direction des opérations, elles partent en auto-stop. Le premier automobiliste venu fera l'affaire et voilà nos deux sœurs embarquées pour la grande ville.

Juliette n'aura besoin que de la durée du trajet pour faire la conquête du conducteur, qui très vite fait des projets d'avenir, mais il faut tout d'abord se débarrasser de la sœur. Ils décideront d'un commun accord de la faire loger dans un petit hôtel minable de la ville.

L'automobiliste s'avère être un charmant compagnon, il n'hésite pas à dépenser sans compter pour la plus grande joie de Juliette. Mais un jour la fête s'arrête...

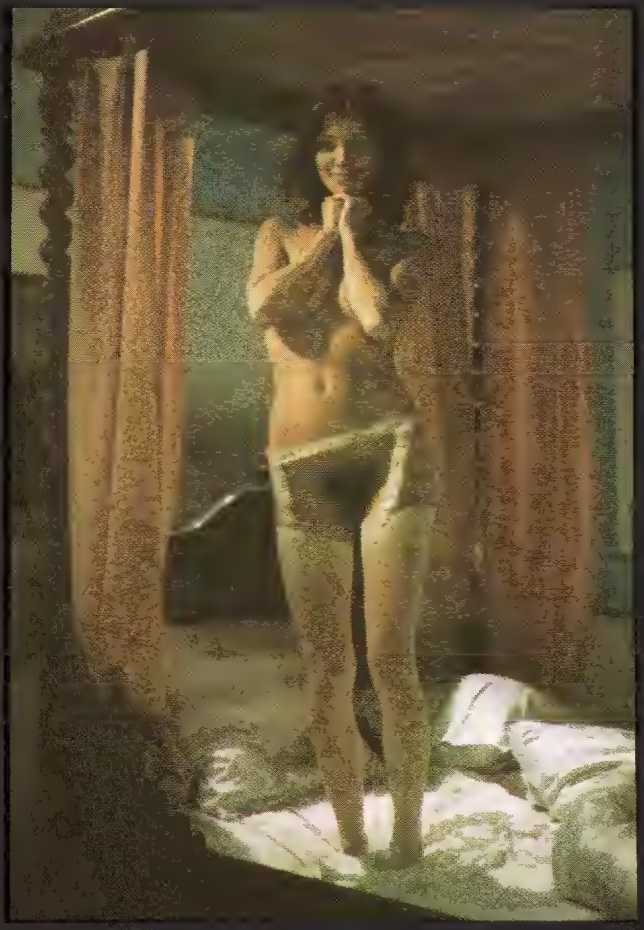
Nous retrouvons nos deux jeunes sœurs au même point, chacune de son côté devant trouver du travail. Juliette, avec sa témérité habituelle, va être téléguidée par son compagnon jusqu'aux portes d'une maison close et y fait des débuts fracassants comme vierge de service !

De son côté, Justine fera des débuts plus difficiles : sa timidité et sa naïveté ne l'aident guère dans ses démarches.

Mais un beau jour le hasard réunira de nouveau nos deux sœurs. Juliette tentera de remettre sa sœur sur une nouvelle voie : la sienne ! Inutile de vous dire que, bien sûr, les débuts de Justine dans la maison sont catastrophiques, malgré l'aide et la bienveillance constante de sa sœur et de La Directrice.

La chance sera pourtant un jour au rendez-vous. M. Harry, l'un des plus importants clients de la « Maison » a décidé de se suicider. Il veut mourir d'épuisement en compagnie de toutes ces jolies filles, et celle qui aura le mérite de recueillir son dernier souffle sera son héritière. Après un marathon délirant, Justine sera au rendez-vous de la chance. Par un concours de circonstances digne d'un conte de fées, elle aura la chance d'être la dernière compagne de M. Harry et pourra ainsi hériter de sa fabuleuse fortune.

R. G.



bloc-notes

Intéressant et émoustillant : Tania Busselier est la vedette de « La Romancière Lubrique » (ex-« Douces Pénétrations »), le premier porno hardcore signé Michel Gentil. Avec aussi les jumelles Cathy et Marie-Pierre Castel.

Routinier et commercial : pour obéir aux impératifs du raz-de-marée porno, « Des hommes de Joie » ne sortira que nanti de scènes « hard » additionnelles, dirigées (c'est toujours ça !) par le réalisateur Pierre Chevalier (ou, si l'on préfère, par la réalisatrice Chantal Calvanti), mais jouées par des doublures spécialisées.

Emouvant et rétro en diable : le bon vieux Willy Rozier, pionnier du film de cul dans les années 1950 (« L'épave », « Manina, fille sans voile ») reprend du service et vient de terminer « Dora », machin sexy avec Anne Sand, Monique Vita, Bob Asklof et Olivier Mathot, produit par lui-même.

Délirant et garanti authentique : Burr Jerger, acteur (en Allemagne) de Russ Meyer pour « Fanny-Hill », figurant (en France) pour « Les Démoniaques », réalisateur (en Belgique) du grandissimement nullissime film politico -sadico-érotique « Général Massacre », époux de l'actrice flamande Lieva Lone (vue à poil dans « Les Démoniaques ») se présente (aux USA, sa patrie) aux prochaines élections présidentielles. Il est soutenu dans sa campagne par la presse underground et par divers groupuscules de « gauche ».

"?"

LES RUBRIQUES AUXQUELLES VOUS AVEZ ECHAPPE CE MOIS-CI : « Les couilles lisses de l'exploit » (échos et potins de tournages), « La lapine occulte » (chronique du film zoophilo-fantastique), « Le Moine sans gland » (filmographie des prêtres émasculés).

bon pied, bon œil, bon c.....!

Chanette

Rigolo : toujours à l'avant-garde, bon pied, bon œil, Serge Korber produit et tourne avec Sylvia Kristel « La Maldone des Sleepings » d'après le roman prétendu érotique de Maurice Dekobra ; ça ne sera jamis que la nième version filmée de ce classique du faux cul.

Harry Alan Towers annonce le tournage, en septembre, de deux films érotiques : « Black Cobra » par Jess Franco (horreur, fesse et aventures avec Jack Palance et Laura Marcia) et « La fin de l'innocence » Par Massimo Dallamano (avec Annie-Belle).

La fantastique Emma Cohen est la vedette, en Espagne, de « La Cruz del Diablo », que réalise un revenant : John Gilling, génial réalisateur britannique (notamment du fort nécrophilique « L'impasse aux violences ») qui s'était retiré de la profession voici plusieurs années, pour... ouvrir une auberge en Espagne !

Pas croyable ! Pierre Braunberger prépare deux films de cul, hyper culturels et collectifs : « L'érotisme et les femmes cinéastes » (par Nelly Kaplan, Agnès Varda, Liliane de Kermadec, Monique Lepreuve et Sarah Foldès) et « Histoires perverses » (par Andrej Zulawski, Marco Ferreri, Alain Robbe-Grillet, Elio Petri et Claude Chabrol) !

Extrait du Bulletin quotidien du « Film Français » du 21 mai : « Yves Rousset Rouard (...) précise, en ce qui concerne tous les sous-projets d'Emmanuelle, qu'il détient l'exclusivité du personnage d'Emmanuelle. » Cela n'empêche pas le film de Just Jeackin de faire des petits. Sylvia Kristel tourne, sous la direction de Francis Giacobetti (encore un ex-photographe, auteur en outre de l'affiche du premier « Emmanuelle »), « Emmanuelle 2, ou l'Anti Vierge ». En 1976, elle sera la vedette de « Les enfants d'Emmanuelle », dont le réalisateur n'est pas encore choisi. Au Kenya, un petit malin tourne « Black Emanuelle » (avec un seul M, là est l'astuce), production italienne dont la vedette est l'actrice noire Emanuelle (ben tiens !). Quand à Emmanuelle Arsan elle-même, elle s'apprête à être la partenaire de Linda Lovelace dans « Laure », film porno qu'elle écrit, coproduit et réalise (mais oui !). Rappelons que Médême Arsan, sous son vrai nom (Marayat Andriane), avait déjà fait du cinoche dans « La Canonière du Yang-Tsé », de Robert Wise, la nana qui se fait flageller, c'est elle. Enfin, à la fin de cette année, Nelly Kaplan tournera « Néa » d'après un scénario de la même Emmanuelle Arsan. Que de pénibles et chastes projections en perspectives !

LE MUSÉE DES OBSÉDÉS

par JEAN-PIERRE BOUYXOU

Eros de la Belle Epoque, ou la belle époque d'Eros

Quatre «positifs sur papier» d'un film clandestin (et anonyme) de 1907 : on espérait, par ces images, agnicher le client et lui faire acheter une copie du film...

Les documents que nous livrons à la vorace curiosité de nos estimables confrères obsédés, ce mois-ci, sont d'un intérêt exceptionnel : pareilles merveilles constituent un trésor pour tout collectionneur digne de ce nom, c'est-à-dire maniaque. Peu de photos (hormis quelques clichés devenus classiques), en effet, subsistent des scènes de nus tournées aux premiers âges du cinéma, et celles que nous publions n'ont été attribuées à certains films qu'après maintes hésitations, essentiellement selon divers recoupements et suppositions. Il n'est donc absolument pas certain qu'il s'agisse bien de scènes des films indiqués dans les légendes, l'unique certitude étant que ces photos proviennent de films primitifs.

Peu importe, d'ailleurs. Ce qui est fascinant (et, nous l'affirmons sans ironie, émouvant) dans ces documents, c'est leur extraordinaire potentiel érotique. Toute concession à la mode rétro étant étrangère à l'affaire, il faut savoir laisser vagabonder une imagination nostalgiquement perverse, et quelque peu morbide, pour aimer comme il le mérite l'érotisme de nos arrières-grands-mères.

Mais trêve de discours, et foin d'exégèse : admirons, et rêvons...

Il nous a été rigoureusement impossible (et nous le déplorons!) de retrouver le titre de ce film des années 1910 : divers indices laisseraient supposer qu'il fut l'œuvre d'un amateur fortuné, au goût formé par Bouguereau.

Sauf erreur, il semblerait que cette vestale très esthétiquement dévêtue soit Lina Imperia, principale interprète de « Décadence », un « film d'art » réalisé en 1911 par Catmette et Pouctal.

Le portrait célébrissime (et qui fut scandaleux) de Musidora...

Une des figurantes-naïades de « Morgane la sirène » (1927), produit, réalisé et raté par Léonce Péret.

Une jolie photo d'une pécheresse
avec un blanc prêtre m'est
parvenue - Vous ressemblez
à Daniel Rops - moins dégoûté :
Ce mot pour vous faire savoir
que tout m'est bien arrivé
Toulouse - la carte de St Sernin
Le village de Roques ou Roque est près du
votre -
Or, je m'appelle de mon nom.
Jeanne Roques.

Un autographe inédit de Musidora, datant de la fin de ses jours, lorsqu'elle travaillait à la Cinémathèque Française.

Cette nonchalante beauté narcisssique est vraisemblablement André Pascal, dans « Les étapes de l'amour » d'Albert Capellani (1910).

FLORINDA

Florinda Bolkan et Massimo Ranieri dans « Incontro » de Piero Schivazappa (1972).

Florinda Bolkan, c'est le b..volcan de l'érotisme au cinéma ! Exotique, et sauvage, elle excelle à l'écran dans les rôles de femmes brûlantes d'amour et de désir. Chez elle, rien de la petite fille perverse, ni de la beauté à la mode: sa beauté vient d'ailleurs; elle a le goût du soleil et de la mort... Je crois que nous ne sommes pas prêts d'oublier les images qu'elle nous donne d'elle dans "Enquête sur un citoyen au des sus de tout soupçon" : Elio Petri a su condenser toutes les qualités de luxe sauvage de Florinda. De même pour "Une Saison en Enfer". De même pour... Pouliche de rêve à la crinière noire, elle crève l'écran.

▲ *Florinda Bolkan : photo posée.*

BOLKAN

Florinda Bolkan dans « Le droit d'aimer » d'Eric Le Hung.

Florinda Bolkan et Massimo Ranieri dans « Incontro ».

Florinda Bolkan dans « Une Saison en Enfer ».

Florinda Bolkan et Massimo Ranieri dans « Incontro » de Piero Schivazappa (1972).

Florinda Bolkan et Jean-Louis Trintignant dans « Le Mouton enragé » de Michel Deville.

FILMOGRAPHIE : Florinda BOLKAN

Née à Céara (Brésil)

1967 — Candy (Christian Marquand).
— Una ragazza piuttosto complicata (Damiano Damiani).
— Gli Intoccabili / Les Intouchables (Giuliano Montaldo).
— Götterdämmerung / Les Damnés (Luchino Visconti).

1968 — Metti, une sera a cena / Disons... un soir à dîner (Giuseppe Patroni Griffi).
— Le Voleur de Crimes (Nadine Trintignant).

1969 — Executions / Macchie di belleto / Un Détective (Romolo Guerrieri).
— Indagine su un cittadino al di sopra di ogni sospetto / Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon (Elio Petri).
— Anonimo Venezlano (Enrico M. Salerno).
— La Vallée Perdue (James Clavell).

1970 — E venne il giorno dei limoni neri / Et vint le jour des citrons noirs / C'est la loi des Siciliens (Camillo Bazzoni).
— Una lucertola con la pelle di donna (Lucio Fulci).
— Una stagione all'inferno / Une Saison en Enfer (Nelo Risi).

1971 — Non si sevizia un paperino (Lucio Fulci).
— Incontro (Piero Schivazappa).
— Un uomo da rispettare / Un homme à respecter (Michèle Lupo).
— C'est la loi des Siciliens (Camillo Bazzoni).

1972 — Una breve vacanza (Vittorio de Sica).
— Cari Genitori (Enrico M. Salerno).

1973 — Elle lui dirait dans l'île / Le Droit d'Aimer (Eric Le Hung).
— Flavia the Heretic / Flavia la monaca musulmana (Giafranco Mingozzi).
— Le Mouton Enragé (Michel Deville).

1974 — Footsteps on the moon.
— Assassination at Sarajevo (Veljko Bulajic).
— Le Orme (Luigi Bazzoni)

1975 — Royal Flash (Richard Lester).

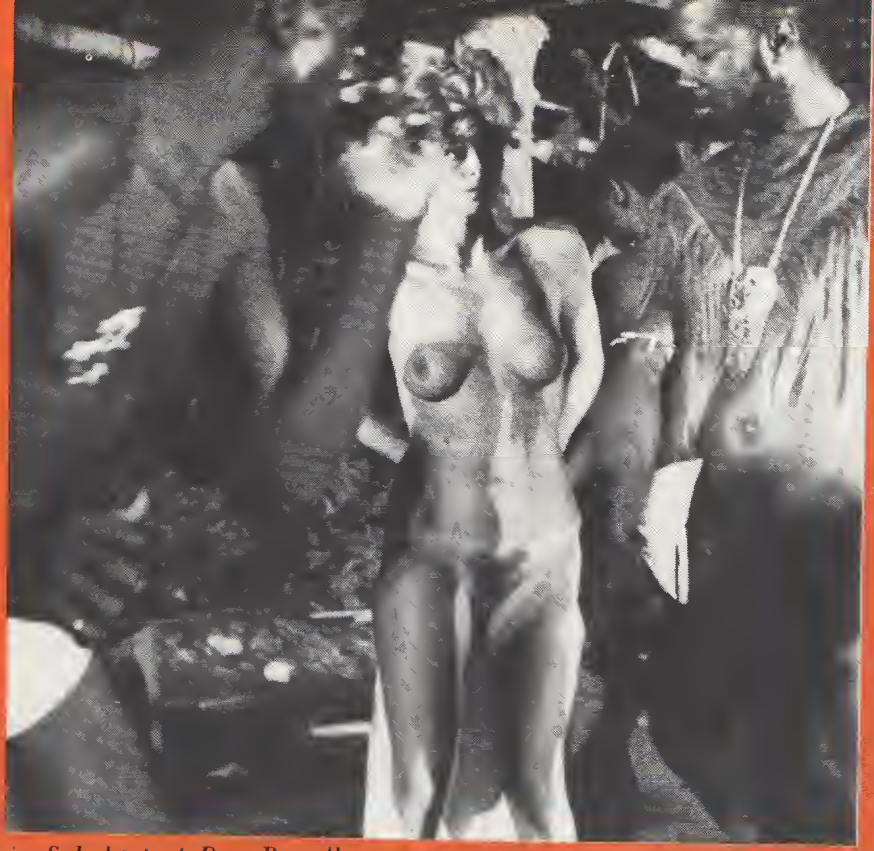
Florinda Bolkan et Terence Stamp dans « Une Saison en Enfer ».

Florinda Bolkan et Jean-Louis Trintignant dans « Disons un soir à dîner » de G. Patroni-Griffi.

KARIN SCHUBERT

"SAMOA"

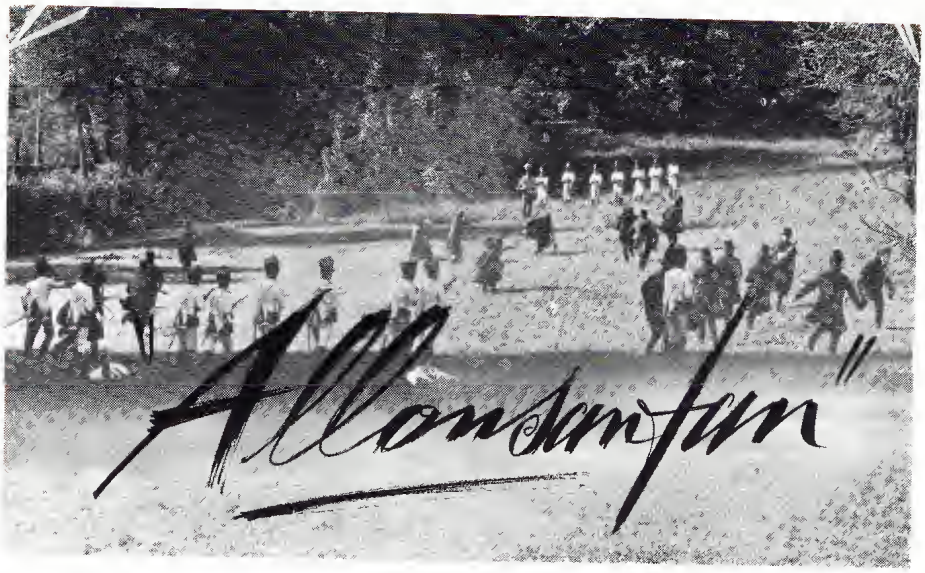
Toutes les scènes présentées ici sont extraites du film d'Osvaldo Civirani : « Samoa » (ou : « Il Pavone Nero ») réalisé en 1974 et dont nous avons rendu compte dans notre numéro précédent.



Karin Schubert et Don Powell.

Une erreur technique a fait disparaître 4 films de la filmographie de Karin Schubert (voir notre numéro 3, page 29) ce sont : 1968 : « Una Spada per Brando » ; 1968 : « Mais ne reste donc pas pucelle » ; 1969 : « L'étrange histoire d'une peinture » et 1969 : « Il prete sposato » (Un prêtre à marier).

CAS PARTICULIER



— Sur les deux photos : *Mimsy Farmer et Marcello Mastroianni.*

... Je tape sur « Allonsanfan »...

C'est un film bien tourné qui nous vient d'au-delà des Alpes : bien trop bien !

Ya des fesses de qualités qui s'emploient à nous cacher honteusement toutes les autres ; bien sûr, pour vous les obsédés (hé hé ?), c'est pas que dalle que de vous payer ne serait-ce que les culs de Léa Massari et Mimsy Farmer.

Ya aussi une jolie zizique : tous les nostalgiques du sinistre « chabadabada » de Lelouch (ou de Francis Laï selon votre degré de cinéphilie) ont enfin trouvé un sirop digne de leur bouchasse : « tiliti tilititi... »

Ya encore de belles couleurs, bien rouges ; c'est appréciable pour tout petit-bourgeois qui se respecte, c'est-à-dire qui se sent l'âme à gauche (qu'esse té toi ? — Moi, j'chu révolussionnair' !... »)

Ya surtout le portrait d'un héros. Eh, bordel, ça faisait longtemps qu'on n'y avait plus droit dans le ciné de gôche. On le voit tantôt endosser la veste rouge tantôt se défroquer. On s'dit que c'est bien compliqué d'être de gauche dans un régime a-droite et que ça vaut pas l'coup si en plus c'est pour se faire suicider à la fin. Merde alors ! Le héros de gauche se distingue ici du fasciste avoué grâce à sa psychologie complexe doublée d'un relan de culpabilité. M'enfin... ça s'passe en 1816 !....

▲ *Léa Massari.*

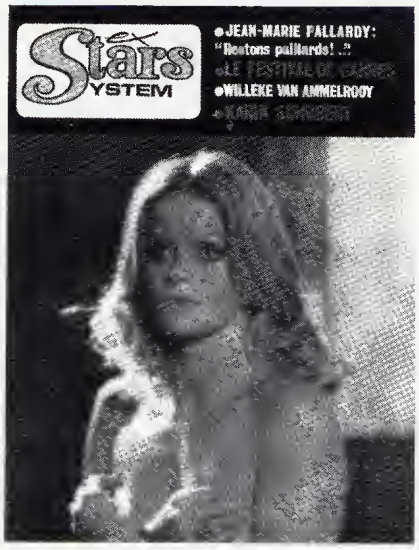
Mimsy Farmer et Marcello Mastroianni. ▶

Et puis ya cette belle exemplarité qui ressemble plutôt à une fable historique. On nous raconte une histoire — une de plus — bien illustrée, bien détailllée, mieux que nature. Le spectacle est de qualité : les mouvements d'âmes ont remplacé les mouvements de troupes ; manque pas un bouton de guêtre, pas le moindre faux-plis aux tentures mais la tromperie est la même, et la critique feignasse n'a pas manqué d'y succomber : unanime qu'elle est !

Des frères Taviani : cinq films qu'on n'a jamais pu voir (à moins d'avoir guetté leur minuscule sortie dans une séance spéciale quelconque) et puis tout à coup le délire, la « révélation »... La chouette frasque qui s'paye le portrait du héros de gauche bien humain et bien faillible (un peu comme beaucoup en ce moment, non ?)

... Pas question d'y aller en fan'... Britt NINI

FICHE TECHNIQUE — Réal. : Paolo et Vittorio Taviani. Scén. o. et adapt. : Giovanni Sbarra et P. et V. Taviani. Photo : Giuseppe Ruzzolini (Couleurs). Mus. : Ennio Morricone. Mont. :Roberto Perpignani. Son : Sergio Buzi. Prod. : Giuliano G. de Negri (Italo Noleggio Cinematografico). Dist. : Capital Films (!). Avec : Marcello Mastroianni (Fulvio), Léa Massari (Charlotte), Mimsy Farmer (Francesca), Laura Betti (Esther), Renato de Carmine (Constantino), Bruno Cirino (Tito), Claudio Cassinelli (Lionello), Benjamin Lev, etc... Italie 1974. Durée : 1 h 40'.



Vous pouvez vous procurer les n°s 1, 2 et 3 de la revue en envoyant vos règlements à notre siège :
55 passage Jouffroy, 75009 Paris.

LA PHILOSOPHIE SUR L'ACCOUDOIR

Emilienne

Betty Mars et Pierre Oudry.

Petit-film-français qui malgré les prétentions sonores de son titre, ne battra pas les records de recette. Pourtant, il est d'une petite qualité qui aurait pu le faire prétendre à autre chose que le faible éclat de sa sortie. Il se démarque un peu du reste de la production : par exemple son intrigue ! Elle « sort », si l'on peut dire, de la trilogie du théâtre vaudevillesque : en effet, le mari-femme-amant se transforme ici en mari-femme-maîtresse. Piste un peu le bouleversement !

Emilienne accepte sa situation sexuelle : son mari et une artiste-peintre dans son pieu. Elle accepte sans le savoir, croyant naïvement tirer les ficelles des désirs des autres alors qu'en réalité, c'est son mari qui téléguide toutes les situations. Eh, milienne, c'est pas parce que tu arbores un titre féminin que tu n'en trimbales pas pour autant la loi du phallus ! Heu... ah oui : par des détours savants de l'histoire, elle découvre le pot aux roses et à partir de ce moment-là elle ne veut plus rien savoir. Petit creux de vie calme, et puis elle veut en savoir plus. Manque de pot c'est la fin du film, ils se retrouvent à trois

L. Legrand et Mandarine.

La taille de Betty Mars et Nathalie Guerin.

FICHE TECHNIQUE

EMILIENNE. - Réal. : Guy Casaril. Scen. d'après le roman de Claude des Olbes, adapt. : Philippe de Jonas et Eric Losfeld. Photo. : Jean Monsigny (Eastmancolor). Mus. : Nino Ferrer. Mont. : Louisette Hautecœur. Prod. : Pierre Braunberger (Les Films du Jeudi) et André Genoves (Les Films La Boétie). Origine : France 1975. Dist. : Les Fils 7a Boétie. Interprétation : Betty Mars (Emilienne), Pierre Oudry (son mari), Nathali Guérin, Lucienne Legrand, Françoise Dorner, Claudine Beccarie, Frédérique Barral, Mandarine, Sonia Vareuil, etc.

comme ils n'ont pas cessé de l'être.

A part ces passionnants cheminements, il faut dire à quel point la photo est médiocre, la mise en scène passable, le jeu des acteurs moyen et la musique de Nino Ferrer ! Casaril tente de faire dans la fesse de luxe : les héros n'ont aucun problème de fric, ils sont propres et bien repassés, ils habitent dans du clinquant, ils psychologisent autant que dans les films d'art et essai. En fait, ils foutent rien du tout ou presque. Quant aux séquences de fesse, elles sont d'un triste ! On dirait qu'ils font ça parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire : sans ardeur. Ah non..., ya tout de même un petit plan flash de Beccarie sucée par un gros toutou bien monté. Faut dire que c'était très flash, mais j'ose espérer que ce soit ici les débuts de la bestialité dans la fesse de luxe. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce truc-là est bien sage ; et si Betty Mars a dû passer la moitié du temps du tournage à poil, il n'en reste rien sur l'image tant les plans sont cadrés serrés et les mouvements de caméra succints.

R.G.

Betty Mars.

Les Noces de Porcelaine

▲ *Françoise Giret, Paul Guers, Colette Teissedre, Pierre Blaise et Christine Lelouch.*

Encore un film à rapprocher de la tendance ui peu trop florissante des « Bijoux de Famille » ! Encore une brave, bonne et complaisante peinture de la bourgeoisie ! Elle est fascinante, hein Coggio, cette sacrée vieille bourgeoisie ? Toute une série de sous-fifres du cinoche prennent leur pied à faire des films qui revêtent des formes de critique et qui ne sont en fait que des cautions pour mieux se délecter (et accéder) au spectacle du pourrissement.

▲ *Sybil Danning et Pierre Blaise.*

Lui, le pourrissement, se porte bien ! Après Kalfon, Laureux, (re) voilà le Coggio qui n'avait pas réussi à nous fourguer « Chronique d'un Couple » ! Faut dire qu'on pouvait au moins compter sur lui pour avoir droit à une grande série de numéros d'acteurs, et... faut bien dire qu'on n'est pas déçus ! On est même complètement recouverts : ya qu'ça ! Lentement, mais toujours avec classe, ils se traînent vers la partouze finale, au cours de laquelle, pensez donc, on assistera même au mime gentillet d'une petite affaire d'inceste ! Mais ne vous inquiétez surtout pas : tout ça reste très propret. Ça n'a rien de Sadien. C'est-à-dire rien de très bouleversant, rien de très subversif !

Ah ! Lala ! Que c'est désolant et pas beau cette superbe maison pleine de fesses et de bouffe ! Hé, Coggio, moi j'te dis qu'il est de droite ton film ! Il n'est pas question un seul instant que tes petits assemblages filmés produisent la moindre critique ou la moindre analyse chez le spectateur... Tout c'qu'il peut faire, le pôvre, c'est emboîter le pas à ta partouze triste.

B. NINI

▲ *Christine Lelouch et Pierre Blaise.*

Françoise Giret, J.-François Remy, Christine Lelouch et Pierre Blaise. ▶

FICHE TECHNIQUE

LES NOCES DE PORCELAINE. - Réal : Roger Coggio Scen. : R. Coggio. B. C. Laudry et Pierre Philippe (dial.). Photo. : Jean Boffety (Eastmancolor). Mus. : Alain Coraguer. Mont. : Raymond Guyot. Décors : Maurice De Broin. Mix. : Antoine Bonfanti. Prod. : Simone Allouche. Dist. : 20 th Century Fox. Interprétation : Colette Teissedre (Jeanne), Jean-François Rémy (Bruno), Sybill Danning (Helena), Françoise Giret (Cécile), Sabine Glaser (Nathalie), Gilles Béhat (Mathieu), Paul Guers (Michel), Jacques Portet (Robert), Christine Lelouch (Juliette), Michel de Ré (Brice), Mylène Demongeot, Pierre Blaise (Gérard), etc.

Colette Teissedre et Sybil Danning. ▶

LA PHILOSOPHIE SUR L'ACCOUDOIR

la partouze

Film très très tendu.

D'abord le héros : un petit notaire du Sud de l'Italie qui a le malheur de passer pour un tombeur dans son village. Puis l'action : toute tendue avec son protagoniste vers l'accomplissement de la partouze. Nous, on tend l'œil, l'oreille, à la rigueur. A croire que tout se passe dans la tête obsessionnelle des spectateurs, mais non : ya aussi Giovanni qui traverse son film, pareillement, l'œil faiblement exorbité.

Finalement, on est là. Tous là très tendus. Pourquoi ? Pour une de ces gentillettes petites comédies italiennes... Heureusement, on a tout de même quelques minutes de bonheur (mais qui rendent l'ensemble du film encore plus frustrant) : la qualité ludique de deux actrices de classe, Erika Blanc et Femi Benussi. Ce qui fait que le film se termine et on est tous au bout du rouleau. On arrivait là, légers, on repart pachidermiques !

Ah, et puis j'oubliais : l'humour « italien » qui se dégage par bouffées du film, eh bien, faut s'le cogner ! Il est réellement aussi con que l'humour français, plutôt lourdingue. Dommage : car il conduit un acteur comme Tony Kendall à faire du sous-Buzzanca, avarié des pires moments.

En outre, c'est un film bricolé ; et pas savamment ! Les amateurs pourront reconnaître que les scènes additionnelles de la version française, en partie faites par le réalisateur (décors bleus de l'appartement), sont surtout constituées d'extraits de « La Nuit des Damnés » de Peter Rush, autre film italien qui a bien mis lui aussi trois ou quatre ans à être distribué en France et qui, bien sûr, à force, et après avoir été interdit, se trouve dépassé à son tour et va nécessiter d'autres scènes additionnelles, etc.

R. G.

Erika Blanc.

Femi Benussi.

Une scène du film.

FICHE TECHNIQUE

LA PARTOUZE. - Réal. : Alberto Cardone. Scen. original d'A. Lucarella, adapt. : A. Cardone. Photo. : Pier Giorgio Pozzi (Scope, couleurs). Mus. : Nico Fidenco. Mont. : Alberto Cardiff. Prod. del. : Franco Rispoli (Albione prod.). Dist. : Rex Int./Films Marbeuf. Origine : Italie 1972. Visa de c. n° 43 074. Avec : Tony Kendall (Giovanni), Femi Benussi (Lisa), Erika Blanc (Bruna), Pippo de Luca (le maire), Celine Bessi, etc.

FESTIVAL DE CANNES (2)

Chose promise, chose due, disait ma grand-mère (femme de bon sens quoique radicalement ignorante en matière de cinéma salace) : voici donc la suite du compte-rendu de nos orgies cannoises. Il est évident que ce petit panorama du marché du film (le seul à dire ce qu'il est vraiment !) n'est pas (et ne se veut pas) exhaustif : nous n'avons pas vu tous les films, nous ne vous parlons pas de certains titres sur lesquels nous reviendrons un jour longuement, et nous avons laissé tomber un bon nombre d'ineptes petits cacas indignes d'être l'objet de trois lignes, même sur papier-cul.

J.F.

Il sort à Paris un film que nous avons vu à Cannes (où il a fait un bide, soit dit en passant) : « Comment se divertir quand on est cocu... mais intelligent ». À Paris ce répugnant navet a été catalogué comme film érotique, et certains cinoches l'affichent sous un (faux) titre abusivement racoleur (« Du plaisir à plein sexe »). Ne te laisse pas couillonner, cochon de payant : il ne s'agit pas du tout d'un film de cul (à quelques pubibondes séquences près, ousqu'on voit du poil et du téton), mais d'un vaudeville tristement bien français comme on n'en fait plus guère depuis la mise à la retraite de Roland Quignon. Cette ineptie très misogyne est signée Pierre-Claude Garnier (alias Charles Lecoq), l'inoubliable auteur du non moins inoubliable « Tango de la Perversion », dont on parle encore dans les chaumières, aux longues veillées d'hiver, en baissant la voix.

▲ *Olga Bisera dans « Free Love » de Pier Ludovico Pavoni (Rizzoli Films).*

VASE DE NOCES

Incontestablement, c'est beau, et irréprochablement bien fait, et pas porno ni graveleux du tout, et tout plein métaphysique. Zen est un grand artiste (dans la lignée de Dreyer, c'est Pérez qui l'écrit sans rigoler dans « Charlie »), rien n'est plus évident : la Belgique tient enfin son petit Bergman. Sonnez, claires trompettes de la critique (...d'autant que « Vase de Noces » fut, à Cannes, présenté à la Semaine de ladite Critique, et c'est pas un hasard), voici naître, auréolée de couronnes de lauriers tressées par les dieux et les muses, une nouvelle valeur sûre de l'Art pour l'Art. Film mystique de surcroît, « Vase de Noces » n'en exerce pas moins, reconnaissons-le, une étrange fascination. Beauté incongrue du rut le plus cradingue, charme purulent de la fange la plus merdeuse... : nous n'avons rien contre. Ce qui nous botte réellement dans le film, et nous le fait partiellement défendre, c'est, toutefois, qu'il constitue tout à la fois un mélo fort drôle(le suicide de la mère truie qui a perdu ses petits gnanfants), une comédie fort tragique (le père indigne qui tue ses gosses porcelets parce qu'ils se tiennent mal à table), et une apologie de la démence (le veuf éploré qui s'identifie froidement à sa défunte compagne dont il copie valnement le mode de vie). Dommage que le mélo soit moralisateur, que la comédie débouche sur une parabole familiale, et que l'apologie de la démence finisse par affirmer l'inutilité de celle-ci. Il reste que « Vase de Noces » est une assez mignonne historiette d'amour à demi fou, illustrant sans trop de pudibonderie la perversion la plus rarissimement abordée de front par le cinéma : la bestialité.

J.F.

FICHE TECHNIQUE

« Vase de noces ». Réal., Prod., Ph. et Montage : Thierry Zeno (= Thierry Jonard). Sc. : T. Zeno et Dominique Garny. Musique : Alain Pierre, et extraits d'airs de Perotinus et Monteverdi. Son : Roger Cambier. Assitants : Laurette Blanariu, Maddy Delsipée, Anne West et Jean-Pol Ferbus. Noir et blanc, 16 mm gonflé en 35 mm. Durée : 82 minutes. Origine : Belgique, 1974. Distribution en France : Michèle Dimitri Films. Avec Dominique Garny (l'homme) et une truie anonyme (la bête).

▲ *Dominique Garny et... sa compagne dans « Vase de Noces » de Thierry Zeno.*

●

RUE DE JOIE

Histoire de cinq prostituées, en 1958 (année où devait être théoriquement abolie, au Japon, la prostitution).

Né en 1927, ancien assistant devenu réalisateur en 1968, auteur de 15 films (dont un d'après Sade) et de nombreux documentaires pour la télévision, signataire d'un des premiers films érotiques nippons produits par une grande compagnie (« Nureta Kuchibiru » — « Les lèvres humides » —, 1974, l'un des succès de la série « Nikkatsu Roman Porno »), Kumashiro est l'un des multiples cinéastes japonais spécialisés dans l'érotisme, l'un des plus percutants aussi. En supprimant toute narration classique de ses films, il a la possibilité d'aborder bon nombre de sujets jusqu'alors tabous au Japon, ou du moins de les aborder sous un angle neuf : « Rue de Joie » n'a guère de rapports avec « Akasan Chitai » (« Rue de la Honte »), de Mizoguchi, qui traita jadis du même thème et que Kumashiro qualifie justement (dans un entretien avec Nei Kawarabata) d'œuvre « au ton supermoraliste » (encore que son propre film ait été partiellement châtré par la censure, et qu'il ait dû utiliser des caches pour amoindrir, visuellement, certaines scènes érotiques — ce qui, se félicite-t-il d'ailleurs, « donne l'impression que la caméra observe par l'entrebaillement d'une porte »).

Relativement peu violent par rapport aux habituelles éroductions nippones (ce dont Kumashiro s'explique par le fait qu'il n'a « aucune expérience en ce domaine »), « Rue de Joie » s'attache surtout, selon une démarche assez proche de celle d'un Aldrich traitant du racisme dans « Ulzana », à saper le cliché de l'infériorité féminine, mais également, dans le même temps, à démystifier la légende new-look de la femme exclusivement colonisée (à sens unique) par le mâle. Par une manière de nihilisme qu'il dénonce clairement, ses héroïnes refusent toute éventualité de liberté et s'enchaînent elles-mêmes. Il n'est pas interdit de voir là une féroce référence anarchisante à la condition du prolétariat, d'autant que le film répète à satiété que l'amour fou ne peut rien changer à l'affaire, s'il ne tient aucun compte de la réalité quotidienne.

Très simplement réalisé (les plans sont majoritairement fixes), le film mêle insolitement mélodrame, sexe et pamphlet social. Résolument boîteusement construit, baroquement monté (des intertitres expliquant régulièrement l'« action »), il parvient, presque sans scènes nues, à diffuser un éro-

▶ *Meika Seri et Hideaki dans « La Rue de Joie » de Tatsumi Kumashiro.*

tisme étrange, d'une calme hystérie (notamment dans trois des scènes finales : Naoko jouissant enfin avec son amant, après avoir couché avec 25 clients ; Shimako piétinant la seringue et les ampoules de son malfrat fou de fureur ; Shigeko en chaleur allant chercher les amateurs par la braguette, dans la rue), aussi inquiétant qu'envoûtant.

J.-P. B.

FICHE TECHNIQUE

« Akasen Tamanoi Nukeraremasu » / « Street of Joy » / « Rue de Joie ». Réal. : Tatsumi Kumashiro. Sc. : T. Kumashiro, d'après une nouvelle de Ikko Shimizu. Ph. : Shinsaku Himeta. Décors : Yoshinaga Yokoo. Montage : Akira Suzuki. Prod. : Akira Miura, pour Nikkatsu Corporation. Diwusion : Shibata Organisation Inc Cinémascope, Fujicolor. Durée : 80 minutes. Origine : Japon, 1974. Avec Junko Miyashita (Shimako), Meika Seri (Kimino), Naomi Oka (Naoko), Aoi Nakajima (Shigeko), Ai Yoshino (Aiko), Keizo Kanie (Shiba), Yoshinori Furukawa (le mari de Kimiko), Akira Takahashi (le client ivre), Maeko Ezawa (la patronne du bordel), Eimei Ezumi (le premier client de Kimiko), Go Awazu (son 26e client), Taiji Tonoyama (le patron).

●

MARILYN AND THE SENATOR

Il y a une sacrée belle innovation dans le porno style U.S. : la fesse gaudriolarde. L'Amérique, après le stade du miroir, accède au stade oral : il ne s'agit plus ici que de trouver bouche à sa bite. On prend donc une Marilyn, blonde et plantureuse, comme il se doit aux U.S.A., car seule une Marilyn peut faire jouir particulièrement un sénateur. On teinte la recette éculée du « baiser génital » (expression connue des manuels catholiques destinés aux jeunes mariés) de vagues réminiscences monroêsques, on la dote d'une dimension politique de plus : Watergate, établissement trouble où les héros entrent, circulent et sortent furtivement... Une vague insinuation bêbêtement critiquarde pèse sur le film. On s'dit : p'têtre qu'après tout et dans le fond certains événements politiques ne seraient que les sous-giclées d'aventures sexuelles célèbres. Ouhlala, quelle dénonciation violente !

R.G.

FICHE TECHNIQUE

MARILYN AND THE SENATOR / Marilyn et le Sénateur. Réal. : Carlos Tobalina. Scén. : C. Tobalina. Photo. : Chris Terblin (Technicolor). Prod. : Carlos Tobalina (Hollywood Int. Film Corp.). Origine : U.S.A. 1974. Interprétation : Nina Fause (Marilyn), William Margold (le Sénateur), Bill Kaye, Sharon Thorpe, etc.

EXORCISMO/EXORCISM

▲ *La messe noire d'« Exorcismo » de Juan Bosch.*

Plagiat éhonté de « L'Exorciste », tout aussi crétin et chrétien que l'original, mais légèrement plus ennuyeux et nullissime encore, avec un Paul Nashy impayablement tartignolle en bon gros curé barbu. La possédée (nantie d'un pas inintéressant maquillage) est d'une extrême timidité dans ses débordements singulièrement peu diaboliques, et les deux minables séquences de messe noire ne comportant un zeste de fesse que dans la version anglaise du film (celui-ci, comme à l'accoutumée en Espagne, ayant été tourné en deux versions : l'une étant sage, l'autre ne l'étant théoriquement pas). L'unique intérêt d'« Exorcismo » (et il n'est pas mince !) est de démontrer, par l'absurde, combien est, décidément, quasi génial le film homonyme de Jess Franco.

J.-P. B.

FICHE TECHNIQUE

« Exorcismo » (version espagnole) ou « Exorcism » (version anglaise). Réal. : Jean (= Juan) Bosch. Sc. : J. Bosch et Jacinto Molina (= Paul Naschy), d'après une histoire de J. Molina. Prod. : Profilmes S.A. (Barcelone). Eastmancolor. Métrage : 2 820 mètres. Origine : Espagne, 1975. Avec Paul Naschy (le père Adrian, curé exorciste), Maria Perschy, Maria Kosti, Grace Mills, Jorge Torras, etc.

Nina Fause et William Margold dans « Marilyn et le Sénateur » de Carlos Tobalina. ▲

SUPER VIXENS

Délaissant les charmes fauchés du nudie, le grand Russ joue désormais à piéger son public. « Super Vixens » est une parodie des mythes érotiques hollywoodiens (vamps caricaturalement dégénérées — quoique triomphalement splendides — hypertrophie mamaire, etc.), dans laquelle les nudités totales sont assez rares. En préférant montrer ses actrices dans des tenues provocantes, plutôt que d'exhiber leurs sexes, Russ Meyer renoue avec l'érotisme véritable, celui qu'il créait au contraire, naguère, en déshabillant systématiquement les femmes que les autres cinéastes ne montraient guère que vêtues.

Ponctué par un humour dingue, superbement mis en valeur par la réalisation (mise en scène absolument géniale, constamment inventive et agressivement nerveuse, photo superbement raffinée, montage délirant, emploi étonnant de la musique comme contrepoint à l'image), l'érotisme débouche de plein pied, par le biais d'une intrigue vaguement policière mâtinée de fantastique, sur la violence la plus frénétique. Que Russ Meyer soit fasciné par cette violence est une évidence, et l'on peut, dans une certaine (dé)mesure, parler de sadisme au sujet de « Super Vixens », au demeurant film aussi peu sadien que possible. Il est cependant essentiel de préciser que, à de brèves exceptions semi-humoristiques près, la violence (alors dans sa forme la plus écœurante, la plus effrayante, la plus lâche et la plus fasciste) est exclusivement le fait du seul personnage odieux de tout le film : Harry, le flic assassin (« Super Vixens » se payant le luxe d'être, assurément, l'un des films les plus paroxystiquement anti-flics jamais tournés).

Film authentiquement fou d'un baroquisme échevelé, magistralement lyrique (toute la bande étant constituée de plans rapprochés ou de plans d'ensemble, sans plans moyens), bondissant d'exacerbation en exacerbation avec un arrogant mépris de la plus élémentaire vraisemblance, « Super Vixens » confirme définitivement qu'il faut sans doute voir en Russ Meyer le meilleur réalisateur de films érotiques, voire le cinéaste (tout court) le plus génial, du moment.

J.-P. B.

FICHE TECHNIQUE

« Super Vixens » ou « Russ Meyer's Super Vixens » (titre complet du générique et des affiches). Réal., Prod., Sc., Ph. et Montage : Russ Meyer. Cameraman : Douglas Knapp. Musique : William Loose, et extraits de marches nazies (notamment « Ein Heller und ein Batzen » et « Das Frankreich Lied »), d'airs de Johan Strauss, des « Danses Polovtsiennes » de Borodine et de classiques du folk-song. Son : R. Selly Brummer. Maquillage : Barbarella Calton. Prod. associé : Charles Napier (pour Cavalcade Pictures Inc.). Technicolor. Durée : 104 minutes. Origine : U.S.A., 1975. abec Shari Eubank, Uschi Digard, Haji, Christy Hartburg, Sharon Kelly, Deborah Mc Guire at Ann Marie (les super-vamps), Charles Navier, Charles Pitts, Henry Rowland, John La Zar, Stuart Lancaster, « Big Jack » Provan, Glenn Dixon, Garth Pillsbury,, John Lawrence et F. Rufus Owens (les super-mâles), et John Steene, Sheri Sheridan, Jack Dillon, E.E. Meyer, Jack Ripver, John Blanc, George Saw, Paul Fox et Russ Meyer (dans le rôle-éclair du « manager » de la station téléphonique)

L'affiche de « Super Vixens » de Russ Meyer.

HAPPY DAYS

Remake porno et rigolard d'« American Graffiti », aussi relax et nonchalamment mal fichu que les autres films de Buchanan, proche de la nullité délibérée, mais farci de trucs sympathiques saupoudrés d'humour. Aucune perversité là-dedans ; mais, si Buchanan se borne à illustrer le plaisir de tirer un coup, c'est un propos honorable. A signaler que Georgina Splelvin est decevante, et que Melissa Evers (qui fait ici ses débuts, et qu'on reverra dans « S.O.S. ») est bien émoustillante, la drôlesse ! Ajoutons que le film va être diffusé en Belgique, mais seulement en version tronquée (sans les scènes « hard »).

J. F.

FICHE TECHNIQUE

« Happy Days ». Réal. : Beau Buchanan. Sc. : B. Buchanan et Trixie Morris. Ph. : Gary Alexander. Montage : Jim Holiday. Musique et lyrics : Marcus Anthony. Interprétation du rock'n roll : Rolland Desoto, The Studebakers, Marcus Anthony, Paul Perle, Don Comras, C.C. Ryder, Anne Scott et Wendy Simon. Prod. : B. Buchanan, pour skinny Pictures. Eastmancolor. Durée : 95 minutes. Origine : U.S.A., 1974 Avec Georgina Spelvin, Cindy West, Arlana Blue, « Good Guy » Joe O'Brien, Joyce Alan (= Lana Joyce), Sonny Landham, Barbara Schwartz, Melissa Evers, Jenny Carlton, Douglas Drew, Curt Gerad, David Hausman, Caroline Denner, Rick Livermore, Pat Edwards, Nina Lasko, Raoul Foster, Celine Schneider, Jean Palmer, Harding Harrison et Peter Rabbit.

« Happy Days » de Beau Buchanan

Michelle Perello et André DaiK dans une scène du film « Les Demoiselles à Péage ».

S.O.S SCREW ON THE SCREEN

Ce qui frappe rétrospectivement dans « S.O.S. », c'est son aspect sympa, drôle et, pour tout dire, « heureux » : il s'agit là des balbutiements du cul gai — ce qui ne signifie ni gauloisement hillare, ni « sainement » dépourvu de délectable perversité. On oublie facilement (trop, peut-être) ses lacunes, défauts et paradoxes (l'ambition de Buckley étant, de toute évidence, de « libérer » réformistement la pornographie et de militer pour une nouvelle forme de tolérance, en la faisant entrer parmi les valeurs sûres de notre civilisation).

Il s'agit d'une sorte de film à sketches, techniquement bien fait et souvent beau, encore qu'innovant cinématographiquement peu. C'est bel et bien du cinéma classique qu'il relève. L'intérêt du film est ailleurs, dans son contenu. Les sketches sont reliés par différents discours (humoristiques mais non dénués d'intérêt... ni de moralisme à la mode (par Buckley et Goldstein. La première partie présente carrément quelque savoureuses saynettes, mettant notamment en scène une institutrice et son grand dadais d'élève (elle lui fait laver la bouche au savon pour qu'il lui broute la pelouse, lui fait éjaculer du chewing-gum, taille un crayon dans son sphincter), filmés comme Combret aurait, naguère, enregistré un tableau du Concert Mayol. Il y a encore une excellente parodie (en noir et blanc) de vieux film clandestin, restituant merveilleusement la patine poético-crapuleuse du cinoche porno de l'époque ,par l'usage respectueux de ses souvenirs poncifs : trois types (nantis de la traditionnelle fausse barbe) partouzant une vieille dame moucharde à souhait (décorée d'un porte-jarretelles divinement affreux), qui biche et sourit benoîtement à la caméra. Après différents gros plans absolument fabuleux de masturbations, minettes et coïts, ça se termine par une pipe fort réjouissante, dont la vieillasse recrache nonchalamment le produit sur le bide d'un de ses partenaires. Plus discutable est le montage parallèle qui suit (du style hier tout le monde il était laid, aujourd'hui tout le monde il est devenu beau), assez réactionnaire dans sa volonté même de progressisme, comparant les joutes sexuelles de la mémé à celles d'insignifiantes jeunes beautés très hygiéniquement 1975. C'est trop facile et trop mensonger pour constituer une théorie et un exemple valables.

Après quelques gags bien venus (une pine placée dans un douillet petit berceau à sa taille, l'homme des cavernes découvrant la pignolle), après quelques admirables plans de sexes féminins baveusement offerts, vient une assez longue partie anthologique pas mal foutue. S'y succèdent les meilleurs passages du médiocre film danois « The Greatest Show in the Town » (dont l'étreinte des nains), et des extraits d'un film avec Harry Reems (le Marlon Brando et le Taylor Mead du hard américain), et d'un film de Damiano où Jody Maxwell, la grande spécialiste de la fellatio, fait la démonstration, parfois double, de ses incontestables dons. Une seconde parodie (en couleurs, mais muette) de vieux film frôle le chef-d'œuvre : celle d'une grivoiserie britannique en 1903, irrésistiblement (et polissonnement) marrante, où un digne gentleman oblige une digne lady à le tripoter, la trousse, la pelote et la viole (« Oh ! Oh ! », dit l'intertitre)... Suit la variante moderne du thème : un homme rencontre une fille dans la rue, la saute trois minutes plus tard(au cours d'une séquence plutôt chouette, quoiqu'un tantinet abusivement bien pensante) et la quitte sans regret, chacun allant draguer plus loin — ce qui, on en conviendra, correspond à une conception nettement simpliste et puritaine des plaisirs trouduculesques. En totale rupture avec pareille « santé » sexuelle est la séquence d'après, bien que destinée à démontrer que tout est finalement « normal » : un bidasse fait des choses à son sergent, un gorille tatoué, mastiqueur de chewing-gum et lecteur de comics tarés.

Al Goldstein, Jody Maxwell et Jim Buckley dans « S.O.S. ».

En fond sonore, le bruit des recrues manœuvrant dans la cour de la caserne... Parenthèse : il est question que « S.O.S. » soit diffusé (par Lusofrance) en notre belle patrie française, mais le film serait amputé, d'emblée, de cette longue scène pédérastique. Y'a des tabous qui restent musclés, décidément. Fin de parenthèse, et enchaînement sur deux loufoqueries splastickiennes (un dentiste édente une cliente pour qu'elle lui fasse un pompier parfait, et un gynéco visite une patiente des lèvres du bas à celles du haut), un reportage sur les tatouages érotiques(résolument fascinants sur les dames) et, surtout, la prestation scénique de la géniale Honeystckle Divine, un phénomène qui, littéralement, est l'exact négatif de feu le glorieux Pétomane.

Après avoir balayé la scène en se fichant le manche à balai là ousque les autres femmes se fichent habituellement autre chose, elle fait de la zizique avec son sexe, pète avec celui-ci et éteint ainsi des bougies, fume une cibiche par le même orifice (en ridiculisant définitivement, au passage, la scène identique, mais misérablement pudibonde, d'« Emmanuelle »), s'en sert de bouche pour souffler dans une flûte, fait des geysers en l'emplissant de mousse à raser, récidive avec des volcans de talc, et le transforme en canon catapulteur de bouchons ! Cela tient, tout à la fois, du cirquc, du music-hall délibérément vulgaire, du burlesque et de la sauterie pour bobinard mal filmé : c'est non seulement fantastiquement drôlatique, mais aussi, de surcroît, hallucinant.

Et vient Jody Maxwell, interviewée publiquement sur ses talents buccaux. Elle exhibe aimablement son sexe, puis fait un cours pratique sur un spectateur volontaire, qu'elle pompe avec une virtuosité qui laisse rêveur le plus blasé, tout en répondant, la bouche pleine, aux questions de Buckley. Apothéose : elle clôt son exhibition en chantant, sans cesser d'œuvrer, « Le chien dans la vitrine » (en englishe, ô Line Renaud !)... Il ne reste plus à Melissa Evers qu'à vanter rigolardement les vertus du godemichet perfectionné, et le film-festival peut s'achever, laissant l'écran disponible, désormais, à tous les authentiques délires érotiques possibles et impossibles.

J.-P. B.

FICHE TECHNIQUE

« S.O.S. » ou « Screw On the Screen ». Réal. : Jim Buckley. Sc. : J. Buckley. Ph. : Ralf Bode. Assistants réal. : Clint Jakeman et Mike Maurer. Musique : Ron Frangipane (et thèmes classiques). Décors : Jack Cardinale, assisté de Chuck Harris. Maquillage : Joe Marcello. Costumes : Helene Buckley. Régie : Roy De Nunzio. Prod. : David Buckley (pour Mammoth Films Inc.) et Al Goldstein (pour le magazine « Screw »). Origine : U.S.A., 1975. Durée : environ 100 minutes. Eastmancolor. Avec Honeysuckle Divine (« the world's dirtiest lady »), Jody Maxwell (« the synging stick licker from Missouri »), Spider Webb et The Shadows (les tatoueurs), Jim Buckley et Al Goldstein (eux-mêmes), Melissa Evers (la fille qui fait de la publicité), Ronnie Love, Erica Eaton, David Savage, Helen Ready, Eric Edwards, Steven Kraus, Heidi High, Don Allen, Marc « 10 1/2 » Stevens, A.C. « Boner » Jones, Darby Lloyd Rains, Sandi Foxx, Tony Steiner, Dona Harness, Lenore Bode, Jeanne Youngson, etc. Le film est dédié à la mémoire du cinéaste Robert Youngson.

EXHIBITION

Nos lecteurs pourront satisfaire leur curiosité à propos de ce film en se reportant aux photos publiées dans notre numéro 3 et en se référant à l'interview du réalisateur J.F. DAVY qui figure dans notre numéro 2.

Ce n'est pas avec de bonnes intentions qu'on peut faire un cinéma critique : c'est la principale carence d'« Exhibition » de J.-F. Davy. Le cinéaste se proposait au début de son film de nous montrer le (dé)montage de l'érotisme au cinéma. Exhibition ! La sienne ? Enfin mise en jeu ? Celle de Claudine Beccarie, son héroïne, dévoilant son métier, son personnage ? Non. Ce ne fut hélas qu'une exhibition de plus et non sa critique ! A vouloir trop montrer, Davy n'a fait qu'exhiber ! Davy a raté son but et sa proposition de travail sérieux en reste là. Flottante, Suspendue, avortée.

Donc Claudine Beccarie joue Claudine Beccarie. Mais au lieu de se mettre en jeu, elle est mise en scène. Elle reste un personnage de fiction, objet d'érotisme, filmée irrémédiablement pareil que dans les autres films auxquels elle a participé. Le film se régale et nous régale de présenter longuement, par exemple, la masturbation savante de la spécialiste. Alors, comme toujours, on se rince l'œil, ce qui est le meilleur moyen de ne pas l'avoir (la voir) en face des trous !

Davy où il est ? Moi j'te demande pas que de « faire ton métier » (comme t'en félicite Beccarie). Parce que tu n'es pas qu'un cinéaste que je sache. T'es aussi un mec ; et c'est pas en te réfugiant derrière ta caméra que tu critiqueras quoi que ce soit : tes petites envies, tes petits regards en coulisse, faudrait peut-être apprendre à en parler. Tu ferais mieux de regarder comment fonctionne ton zoom au lieu de te regarder le nombril : c'est pas une simple image de l'équipe technique qui m'aidera à comprendre quelque chose sur le cinéma et sur le sexe.

Autour de cette nana exploitée et contente de l'être, et dans le grand silence de ses partenaires, se dresse un appareillage qui, lui, n'aurait pas été dénué d'intérêt s'il avait été utilisé d'une manière nouvelle ; les entretiens, les commentaires des actrices professionnelles, les enquêtes dans la rue...

Attendons le prochain Davy, le petit frère futur d'« Exhibition » : « Les Pornocrates ». Espérons que celui-là va développer l'amorce d'un travail réel qui figure à l'état de balbutiement, à l'état d'intention dans « Exhibition ». C'est d'ailleurs cela, et uniquement cela, qui le distingue (ra) de l'infâme magma merdique qu'est la production actuelle du cinéma de cul français.

Britt NINI.

▲ *Claudine Beccarie dans « Exhibition » de J.F. Davy.*

Autre trou d'importance dans ce film : les mecs. Y'en a deux. Nécessaires à l'Exhibition ! Beccarie et Davy ne leur demandent rien d'autre que de se définir par leur queue. Anecdotiquement, Beccarie se joue de l'un en jouant les vieilles affranchies cyniques (la mysogynie à l'envers ! Quelle dérisoire vengeance de la femme !) ; quand à l'autre, elle le repousse parce qu'elle le trouve débandant (le pauvre diable transpire). Par ailleurs, elle se réclame de la bisexualité, ce qui est, on en doute pas, la preuve par A plus B de la libération sexuelle ! Mais si j'insiste sur ces historiettes, c'est aussi pour demander à

FICHE TECHNIQUE

« Exhibition » (ex « Nous sommes tous des voyeurs »). Réal. : Jean-François Davy. Photo. : Roger Fellous (16 mm gonflé 35). Son : Roger Letellier. Mont. : Christel Micha. Mixage : Paul Bertault. Dir. de prod. : Chantal Cohen. Organisation : Michel Caputeau. Prod. : Jean-François Davy (Contrechamp). Avec : Claudine Beccarie, Frédérique Barral, Benoit Archenoul, Mandarine, Ellen Couprie, Marie-Noëlle Louvet, Béatrice Arnois, Patrick Segalas, Michel Dauba, Didier et la participation de J.-F. Davy et Noël Simsolo. Origine : France 1975. Visa de contrôle no 43 957.

Photo extraite au choix d'«Exhibition» ou de «Spasme Opéra» (de Max Eaton) film monté à partir des chutes d'«Exhibition» et présenté à Cannes sans doute pour la première et la dernière fois

LES WEEKS-ENDS MALEFIQUES DU COMTE ZAROFF

« Les weeks-ends maléfiques du comte Zaroff » sont un cas unique dans la production cinématographique française (sauf peut-être en ce qui concerne Rollin), c'est ce qui rend en grande partie le film sympathique : des éléments fantastisues se mêlent, en soubassement, à des éléments érotiques. Et cette mixture colorée frise l'humour et l'horreur avec un égal bonheur.

Bien sûr, nous retrouvons les stéréotypes habituels et traditionnels : le comte diabolique, le valet énigmatique et les faibles et douces créatures, victimes-femmes de la cruauté des hommes... femmes dominées par l'image idéale d'une autre femme, figure de rêve, inaccessible et surgie d'outre-tombe. Voilà pour les personnages.

Les lieux : la campagne idyllique qui nous inquiète par sa beauté ; les caveaux de famille habités par les mêmes ancêtres et qui font peser sur le film une fatalité mortelle ; le château dressé comme un sexe sur une colline...

Je crois que les amateurs du fantastico-érotique se régaleront de ce plat de résistance. D'autant mieux que les actrices sont assez agréables à l'œil, roses et dodues... et que l'interprétation de Michel Lemoine est un véritable morceau de bravoure. Vous reconnaitrez là la grande expérience du spécialiste, vous jouirez aussi de la prestation quasi silencieuse — mais tellement présente — d'Howard Vernon. Bon, ben voilà !

B. N

FICHE TECHNIQUE

LES WEEKS-ENDS MALEFIQUES DU COMTE ZAROFF (ex « Les vices-kends érotiques du comte Zaroff »). Réal., scen. et dial. : Michel Lemoine. Photo. : Philippe Théaudière (Eastmancolor). Mus. : Guy Bonnet. Mont. : Bob Wade. Maquillage : Odette Berroyer. Assistants : Jean Lefevre et Maxime Jean. D. de Prod. : Armand Tabuteau. Prod. : Denise Petitdidier (Prod. du Daunou) et Michel Lemoine (Les Réalisations M.L.). Origine : France 1974. Durée : 95'. Avec : Michel Lemoine (Boris Zaroff), Joëlle Cœur (Anne de Boisrivault), Howard Vernon (Karl), Nathalie Zeiger (Muriel), Martine Azencot (Joëlle), Robert Icart alias R. de Laroche (Francis), Stéphane Lorry (Stéphane), Patricia Mionnet (Jeanne), Sophie Grynholc (la secrétaire), Emmanuel Pluton (la statue animée) et avec J.-Claude Romer et Alain Venisse (les journalistes ; rôles coupés au montage).

CHANGE PAS DE MAIN

Voilà le chant de mort délirant et superbe du vieux film « polar ». Les codes ressucés et les célèbres images des classiques américains ondulent de la toiture. Ya quèque chose qui a crevé au vieux royaume d'Hollywood.

Un regret : dommage que ce soit pas le scénariste (Noël Simsolo) qui ait mis en scène. Parce que Vecchiali, il freine trop la vague déferlante et mortelle des images et des sons que suscite le scénario : il se cantonne à de l'expression un peu trop bêtement vraisemblable. Vecchiali, t'es trop sage, éclate-toi un peu !

Quant au féminisme qui consiste ici à remplacer les héros mâles par des nénettes, faudrait pas se leurrer : c'est un renversement un peu simplet et pas très sérieux.

Surtout que les nanas ne ratent pas une occase de montrer leurs fesses, et d'une façon qui n'incite guère à changer de main.

Alors comme c'est en définitive un vieux film (comme les modèles qu'il parodie) et que j'en ai un peu marre de répéter sans cesse les mêmes choses, eh bien je vais moi aussi me laisser aller à dire combien Mona Mour est superbe dans son numéro de cabaret, que Myriam Mézières n'a pas besoin d'un chapeau pour être remarquable et que Nanette Corey a une sacrée présence dans son rôle d'effacée.

Britt NINI.

FICHE TECHNIQUE

CHANGE PAS DE MAIN

« Change pas de main/Change pas demain ». - Réal. : Paul Vecchiali. Scén. : Noël Simsolo et P. Vecchiali. Photo. : Georges Strouvé (Couleurs). Mus. : Roland Vincent. Mont. : Françoise Merville. Son : Jacques Gauron. Dec. : Jean-Paul Savignac. Prod. : Jean-François Davy (Contrechamp). Avec : Myriam Mézières, Nanette Corey, Andrew Moore, Dominique Erlanger, Mona Mour, Françoise Giret, Noël Simsolo, Michel Delahaye, Jean-Christophe Bouvet, Hélène Surgère, Sonia Saviange, Howard Vernon, Jean Droze, Marcel Gassouk, Natacha Karenov, etc. Origine : France 1974.

▲ *Martine Azencot dans « Les Week-ends maléfiques du Comte Zaroff » de Michel Lemoine.*

▲ *Françoise Giret dans « Change pas de main » de Paul Vecchiali.*

▲ *Myriam Mézières et Nanette Corey dans « Change pas de main » de P. Vecchiali.*

MONDO CANDIDO

Candide ment au trou du Cunégonde.

A défaut de poils pubiens, le film montre divers types de poils crâniens.

PREVIEW : **MONDO CANDIDO**

Pour plus de détails à propos de ce film dont la sortie est annoncée à Paris pour le mois d'août, nous prions nos lecteurs de bien vouloir se rapporter au compte-rendu du Festival de Cannes paru dans notre numéro trois.

Gualtiero JACOPETTI

Jacopetti, tout un programme : un nom que certains, que même la plupart n'ont pas hésité à qualifier de fasciste, de raciste, d'assassin ! Comble de l'absurde, les « méfaits » de Jacopetti n'ont jamais été prouvés, de la mort accidentelle de Belinda Lee au massacre de toute la population d'un village « par amour du réalisme » (Ciné-Revue, n° 7 du 11/2/65). Il n'empêche que c'est un réalisateur qui a su ne pas en rester aux reportages (bricolés ou non) qu'on lui reprochait, en effet, avec « Les Negriers » et « Mondo Candido », films de fiction, il perpétue son regard démythifiant acide et lucide sur les tares de notre monde.

Paul-Hervé Mathis.

Ces bébés ne manquent pas de pots et savent à quels seins se dévoyer.

▲ *Reconstitution queue-leu-leutière des Mystères du M.-Age.*

▲ *C'est pas pour des prunes que la donzelle a les seins en poire : Paugloss en tombe dans les pommes.* ▲

Les soldatesses israëtiennes tendent leur croupe ▲ *et par ailleurs une embuscade.*

FILMOGRAPHIE

Gualtiero JACOPETTI

Né à Barga (Italie) en 1919.
Journaliste puis cinéaste (longtemps en compagnie de Paolo Cavara(pour ses trois premiers films) et de Franco Prosperi (pour la plupart).

1961 — Mondo Cane.
1962 — La donna nel mondo / La Femme à travers le Monde.
1963 — Mondo Cane n° 2 / L'incroyable Vérité.
1965 — Africa addio / Adieu l'Afrique.
1968 — La vita e bella.
1970 — Marijuana hell.
1971 — Addio zio Tom / Les Négriers.
1974 — Mondo Candido.

Sobranie Virginia, la Cigarette qui reflète votre goût.

Raffinées ces cigarettes sont signées Sobranie de Londres. Etablie depuis 1879